

# **DOSSIER DE PRESSE**

## **Patrick Dionne/Miki Gingras**

# Actions speak louder...

For four months, two artists from Canada invite Bandra residents to their photo studio to capture their action for an animated mandala installation. Read on to know why

## ART

**KRUTIKA BEHRAWALA**  
krutika.behrawala@mid-day.com

IN a French accent, Patrick Dionne and Miki Gingras say "Namaste!" as a couple walks into their photo studio set up at What About Art? (WAA), an artist residency in Bandra. They are maintenance workers from the building, but the artists aren't interested in their names, age, occupation or community. They want the subjects to present an action that reflects their routine, culture, or a ritual.

Language poses a barrier, so we step in as Hindi translators. The couple enthusiastically decides to imitate the mangalsutra ceremony from their wedding. "That would be perfect," smiles Dionne, as he switches on halogen and fairy lights that bring the studio alive. Gingras checks the frame in a digital camera perched on a tripod. She shoots a sequence of photographs as the couple walks towards each other and ties the mangalsutra, guided by Dionne's gestures to start and stop. Though a five-minute exercise, the shoot is memo-

**'We're interested in various identities that make up our society. The idea is to bring people together to create an archive...'**

Artist Patrick Dionne



Artist Patrick Dionne instructs the couple during the photo shoot at What About Art in Bandra. **PICS/ASHISH RAJE**

orable for the subjects, who leave with a photograph print as a souvenir.

Over the next four months, the artists will capture myriad such actions of as many Bandra folks as possible for a project titled, Milan Samvaad. The shots will be used to create an animated mandala that will be showcased at WAA.

### Meet the artists

Working together for 18 years, the Canada-based artists are in the city as part of a cultural exchange programme between the Arts Council of

Quebec and WAA. "We're interested in the diversity, and various identities that make up our society. The idea is to bring people together to create an archive that tells the story of our times," says Dionne, more fluent in English than Gingras.

In the past, they have worked on photography projects in South America, and created identity-themed population murals in parts of Montreal. "One was placed in a Mon-

treau library for four years. When it was removed, the residents wrote complaint letters urging it to be re-installed because it represented their neighbourhood."

### The process

The duo chose an action-oriented approach over mere documentation "to develop a relationship with locals, and discover the culture through them". Dionne adds, "Such a process is also interdependent. It helps develop mutual trust." That, along with the language barrier, are the main challenges that the artists seek to overcome during their stay here.



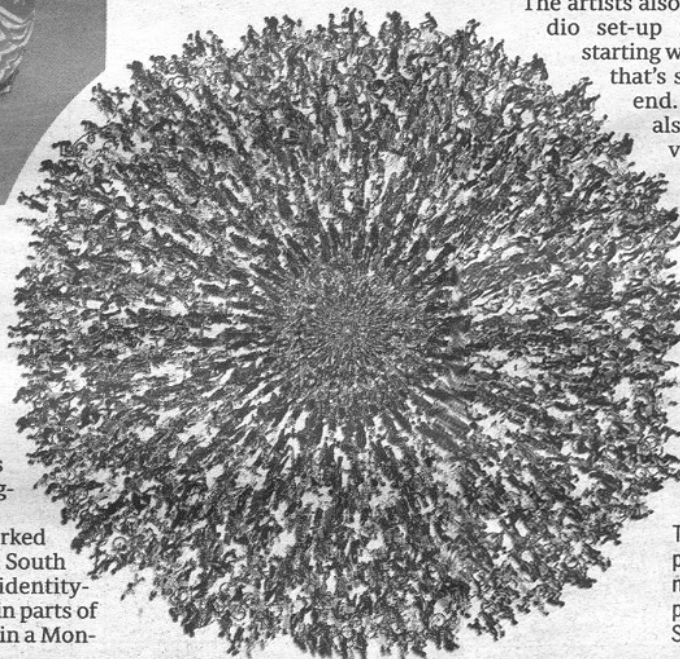
Dionne and Miki Gingras greet the couple with a namaste

Having discovered Bandra since they arrived three weeks ago, the duo finds the suburb dynamic and its people "more relaxed though living in a metropolis". That makes it an apt neighbourhood for the project. The artists also plan to take the studio set-up into public spaces, starting with a farmers' market that's scheduled this weekend. The residency has also organised a studio visit inviting Bandra folk to get framed. "There's no criteria, you just have to be motivated," Dionne smiles.

**ON November 24,**  
**5 pm to 8 pm**  
**AT 7 Baitush**  
**Apartments, 29th**  
**Road, Bandra west.**  
**CALL 7045393212**

**FREE**

The duo will present the project as an animated mandala like their previous installation, Synergie (left)





# La murale Tracadigash immortalise l'histoire de Carleton-sur-Mer

Publié le vendredi 18 août 2017



En marge des festivités du 250e anniversaire de Carleton-sur-Mer, une murale historique intitulée Tracadigash a été dévoilée vendredi. Tracadigash était le nom que les autochtones avaient donné au site, à l'origine.

Un texte de **Brigitte Dubé**

Créée par les artistes Patrick Dionne et Miki Gingras, cette œuvre est un legs offert à la population, afin de souligner le 250e anniversaire de la ville.

([nouvelle/1048855/sommet-fetes-250e-carleton-sur-mer](#))

Il s'agit d'un photomontage réalisé en association avec les Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie. Ils ont travaillé pendant deux ans sur le projet.

Installée sur la pharmacie Jean-Coutu, la murale est composée de plusieurs centaines d'images anciennes et actuelles.

Pascal Alain, directeur du loisir, du tourisme et de la culture, Ville de Carleton-sur-Mer, mentionne qu'il s'agit d'un pont entre le passé, le présent et l'avenir.



*On voulait montrer l'histoire et le savoir-faire, le savoir-être, les fêtes, et les rassemblements, pour laisser des traces, se donner un legs à la suite des fêtes.*

*— Pascal Alain, directeur du loisir, du tourisme et de la culture, Ville de Carleton-sur-Mer*

Les artistes ont sollicité la participation des citoyens de Carleton-sur-Mer ([premiere/emissions/bon-pied-bonne-heure/segments/entrevue/21353/carleton-celebrations-250-sylvain-riviere-livre](#)) pour les photos anciennes, mais aussi pour la transmission orale d'histoires ou d'anecdotes.

La murale mesure près de 10 mètres de large et plus de 2 mètres de haut.



([espaces-autochtones](#))

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1051176/murale-tracadigash-carleton-sur-mer>



# De la rue au musée, Québec célèbre l'art dans la joie

ARTS Longtemps considérée comme la sympathique petite sœur de Montréal, Québec transforme son image en mettant l'art et la culture au cœur de la ville

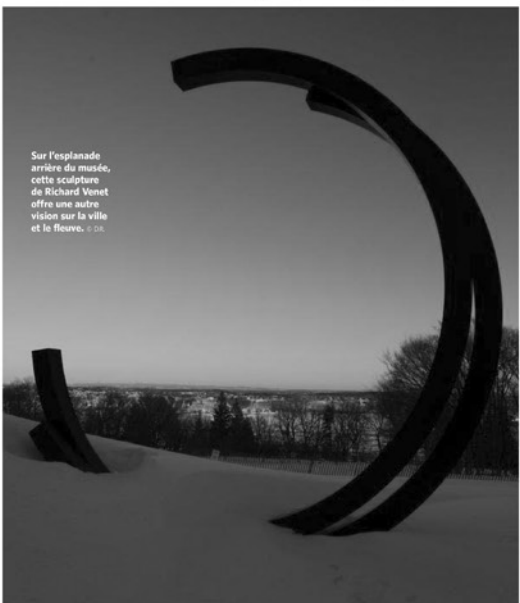
► « L'art de la joie » : une biennale d'art sortant des sentiers battus.  
► Accueillant l'exposition principale, la nouvelle aile du Musée des Beaux-Arts établit un nouveau lien avec la ville.  
► Au cœur de celle-ci, les artistes prennent leur destin en main, soutenus par les pouvoirs publics.

QUÉBEC DE NOTRE ENVOIÉ SPÉCIAL  
Il a nuit est tombée sur Québec et les passants pressent le pas, mais dans les poches et chaudières convertis. Pas question pour autant de rentrer à la maison. Devant la nouvelle façade du Musée des Beaux-Arts, un feu de bois semble inviter à venir se réchauffer. Un seul inconvénient : le feu en question apparaît sur un téléviseur, lui-même posé sur une grosse souche. Un avantage : les gamins qui dansent autour à notre arrivée ne risquent pas de se brûler.  
À l'intérieur, le public se presse pour découvrir l'exposition principale de la huitième Manif d'Art, une biennale arborant fièrement un titre inattendu : *L'art de la joie*. Pour Alexia Fabre, commissaire de la Biennale, « *L'art de la joie n'est pas forcément joyeux. La joie est un combat, elle est une arme face à la violence. Elle appartient à chacun et il revient à chaque individu qui en fait le choix de la cultiver et de la chérir.* » Inspiré par le titre de l'ouvrage de l'italienne Goliarda Sapienza, le thème prend des visages bien différents. « *Art de la joie n'est pas forcément joyeux.* »

les galeries mais aussi des vitrines de magasin ou simplement des façades et autres espaces publics.

C'est particulièrement vrai à la nuit tombée. Sur la façade du Musée de la Civilisation, *La Mer* d'Ange Leccia transforme les vagues en une composition mouvante abstraite. Dans une petite rue du centre-ville, éclairée de réverbères, on est scotché par le défilement continu des mentions « Fin » ou « The End » apparaissant à l'issue de divers films (*Endless Ends* d'Élodie Pong).

Un peu plus loin, Patrick Dionne et Miki Gingras proposent *Ravissement*, une animation photographique grandeur nature où les participants ont été invités à exprimer un état de joie... Une joie qui semble se



Sur l'esplanade arrière du musée, cette sculpture de Richard Vonnegut offre une autre vision sur la ville et le fleuve. © DA

communiquer à ceux qui les découvrent. Et que dire de la surprise surgissant du brouillard sur un mur du Séminaire de Québec ? Une installation vidéo fantomatique de Jocelyne Robert mêlant son visage à une multitude d'autres.

Pour les plus aventureux, en journée, on peut prendre le bateau traversant le Saint-Laurent pour découvrir, outre une formidable vue sur Québec, l'installation de Jordan Bennett au centre d'artistes Regart. Un travail mêlant tradition indienne et moyens techniques contemporains pour un moment de calme propice à la méditation.

Un univers pas très éloigné de celui de Carlos Amorales qui occupe

premières salles du musée d'art contemporain. *Ghost Crowd* constitué de nombreux mobiles auxquels sont ajoutés des masques en noir et des gamins ne peuvent révéler une petite poussée de masques, faisant tanguer mobile. L'enfance de l'art.

Les gamins rigolent, se sourient. Et chacun s'enlance à se glisser entre les masques en mouvement. On y a couragé par la musique de la vidéo de Pilar Albarra

cin, évoquant avec humour la question de la féminité. Remarquablement composé, le parcours entraîne le visiteur de salle en salle et d'univers en univers. Vicky Sabourin invite à un voyage entre installation et performance, recevant un décor hyper réaliste évoquant la disparition d'un proche, noyé dans un lac. Le collectif BGL propose une petite partie d'une vaste installation présentée à la dernière Biennale de Venise. Un atelier rempli de pots de peinture débordant de couleurs, où chacun s'amuse à se prendre en photo. De là, on entend déjà les sons d'une fanfare qu'on découvre dans *Alma*, très belle installation de Jacyntine Carrier et de L'orchestre d'hommes-orchestres. Vidéo, photographies, installations s'y répondent.

La danse du scalp d'Annette Messager arrive comme un prolongement évident avec ses perles s'agitant dans l'espace sous l'action de ventilateurs fixés au sol tandis que les vidéos de Clément Cogitore nous entraînent ensuite dans l'ambiance des concerts rock. Le calme revient avec la grande installation *Soudain, la beauté* de Pierre & Marie. Une sorte de forêt d'arbres calcifiés où des centaines d'innombrables peluche semblent s'interroger sur leur destin.

Au tour du parcours, on se pose enfin, hypnotisé par les centes de clochettes japonaises suspendues par Christian Boltanski à de fines tiges plantées dans la neige sur une petite île cernée par le Saint-Laurent. Leur agencement reproduit la configuration des étoiles dans le ciel du 6 septembre 1944, date de naissance de l'artiste. Un moment parfait de paix et de méditation. C'est peut-être cela, l'art de la joie. ■

JEAN-MAURICE WYNNANTS

## QUÉBEC-VILLE D'ART

### Un nouveau visage

Longtemps, on s'est contenté de passer une journée ou une demi-journée à Québec, à l'occasion d'un séjour à Montréal. Il faudra désormais prévoir de séjourner un peu plus longtemps dans cette ville qui ajoute à son charme naturel une impressionnante offre culturelle. Le Pavillon Lassonde du Musée national des Beaux-Arts du Québec symbolise magnifiquement ce pari sur l'art appuyé par la Ville, la Province et l'État, mais aussi et surtout par les artistes eux-mêmes. Car ce sont eux qui font vivre l'art à Québec. « En vivant ici, explique Dan Brault, l'un des artistes représentés par la Galerie 3, je trouve mon équilibre. Plus jeune, je rêvais de New York. Puis je me suis rendu compte que j'ai besoin de calme, de grands espaces. À Montréal, on est toujours distrait par des festivals, des vernissages, etc. Ici, il y a le calme, tout le monde se croise, se connaît, on peut se parler ou s'isoler. Sans être dans la représentation permanente comme dans les grandes villes. » Beaucoup d'autres, originaires de Québec ou venus d'autres villes (et parfois de France ou de Belgique) ont fait le même choix. Notamment à Méduse, centre d'artistes géré par ces derniers. « Ici, il y a une place, une masse, un volume artistique assez incroyable dans la ville, confirme Alexia Fabre, commissaire de la Biennale et directrice du Mac Val, Musée d'art contemporain du Val-de-Marne, en France. Il y a une vraie tradition de centres auto-

gérés où les artistes se mettent au service d'autres artistes. » À Méduse, on trouve une multitude d'ateliers, espaces d'exposition, lieux de réunion mais aussi des espaces techniques consacrés à la menuiserie, la ferronnerie, la photographie, les estampes... Disponibles pour tous avec des techniciens aguerris pouvant répondre à toutes les demandes. Une sorte de gigantesque cité de l'art installée dans tout un pâté de maisons abandonné, racheté par la ville qui l'a mis à la disposition des artistes. Une idée à creuser. Et pas seulement à Québec.

J.-M.W.

Le nouveau pavillon Pierre Lassonde offre des installations où le réel et le virtuel se mêlent parfois étrangement. © DA



Méduse, tout un pâté de maisons transformé en espace culturel géré collectivement par les artistes. © DA



Un peu partout dans la ville, la Biennale offre des installations où le réel et le virtuel se mêlent parfois étrangement. © DA

## Pavillon Lassonde La nouvelle aile agrandit le musée, le parc et la ville



Le nouveau pavillon Pierre Lassonde joue avec la lumière venue de l'extérieur. © DA

D'un jour comme de nuit, le nouveau Pavillon Lassonde du Musée national des Beaux-Arts de Québec (MNBAAQ) semble inviter le public à y pénétrer. Sa vaste façade de verre est posée au bord de grande Allée, large boulevard menant de la vieille ville à l'université. Une vraie révolution pour ce musée n'ayant cessé d'évoluer depuis sa création, en 1935. Au fil du temps, il n'a cessé de s'agrandir mais la toute nouvelle aile a véritablement transformé son visage.

Le musée est composé de quatre pavillons qui se sont ajoutés au fil des ans, explique la directrice et conservatrice en chef, Lise Quélet. Nous avons ici une collection de 38.000 œuvres et un mandat du même type que celui de la Tate Britain : constituer et présenter une collection nationale. Nous couvrons donc toutes les périodes de l'art au Québec, depuis les peintures et sculptures des premiers européens arrivés ici jusqu'à l'art contemporain, en passant par l'art insitu.

Pour présenter au mieux ces énormes collections, le musée était de plus en plus à l'étroit. Il fallait donc l'agrandir. Avec un triple objectif : « Ouvrir sur la rue

pour le rendre plus accessible, donner de l'espace à nos collections d'art contemporain et avoir de grandes salles pour les expositions temporaires. »

### Un budget réparti entre public et privé

La Biennale d'art prouve que cet objectif est largement atteint. Les deux autres le sont aussi. Aux 13.000 mètres carrés existants, le nouveau pavillon est venu en ajouter 14.900. Le tout pour un budget de 100 millions de dollars répartis entre le Gouvernement de la Province du Québec (45,1 millions), le Gouvernement du Canada (35,7 millions) et la ville de Québec (5 millions). Le reste, soit un quart du budget, étant couvert par les contributeurs privés, dont 10 millions pour le seul Pierre Lassonde, principal mécène du projet. La preuve que dans une configuration politique pas très éloignée du système belge (y compris en ce qui concerne les problèmes linguistiques), les différents entités peuvent s'entendre pour mener à bien un projet de haut niveau.

Dès 2001, le Musée étudie les possibilités d'agrandissement. En

2009, un concours d'architecture est lancé avec un programme très précis. Le bureau OMA de Rem Koolhaas épouse parfaitement celui-ci et emporte le marché. « Ils ont bien compris qu'il ne s'agissait pas seulement d'agrandir le musée mais de tout agrandir avec lui : le parc qui nous entoure et la ville elle-même. Désormais, la ville entre dans le bâtiment par l'espace public ouvert tandis que le parc s'étend sur les toits du musée composés de trois tranches superposées. » Sobriété, efficacité et processus techniques sans poudre aux yeux caractérisent cette remarquable réussite.

Au rez-de-chaussée, l'immense hall vitre intègre le mur de côté du presbytère voisin. De grands escaliers mènent aux étages supérieurs et inférieurs où l'on peut découvrir les collections de design, d'art insitu et d'art contemporain, remarquablement présentées. De là, on peut rejoindre les autres parties en ce qui concerne les problèmes linguistiques, les différents entités peuvent s'entendre pour mener à bien un projet de haut niveau.

21 APRIL FROM 7PM  
PLATEAUNIGHT

★ SPECIAL GUESTS  
BJ Scott, Qotob trio, Propaganda, Axel Hirsoux...  
Scientific & artistic happening

avec la participation du journal LE SOIR

## LES BRÈVES

### CINÉMA

Jude Law sera Dumbledore



Jude Law campera le jeune Albus Dumbledore dans le second film consacré aux aventures de Norbert Dragonneau. Il donnera la réplique à Eddie Redmayne (Norbert Dragonneau), Johnny Dapp (Gellert Grindelwald) et Katherine Waterston (Porpentina « Tina » Goldstein). Scénarisé par J.K. Rowling, les animaux fantastiques suit l'histoire de Norbert Dragonneau, l'auteur du livre qui étudiait Harry Potter et ancien directeur de Poudlard à la recherche de créatures magiques dans les années 1920.

### CHANSONNETTE

La Russie ne diffusera pas l'Eurovision cette année

La chaîne de télévision russe Permy Kanal a annoncé jeudi qu'elle ne diffusera pas le concours de l'Eurovision en raison de l'interdiction d'entrée sur le territoire ukrainien frappant la candidate russe. Les services secrets ukrainiens (SBU) ont interdit pour trois ans à la chanteuse russe Ioulia Samoilova d'entrer en Ukraine, en raison d'un concert qu'elle avait donné en juin 2015 en Crimée, après l'annexion de cette péninsule ukrainienne par la Russie. (afp)

Le film consacré à l'installation de Christian Boltanski offre un moment de calme et de grâce qui fascine la plupart des visiteurs. © DA

Manif d'Art à l'art de la joie, jusqu'au 14 mai à Québec, manifest.org

J.-M.W.



## QUÉBEC

L'art de la joie 8<sup>e</sup> Manif d'art / La Biennale de Québec

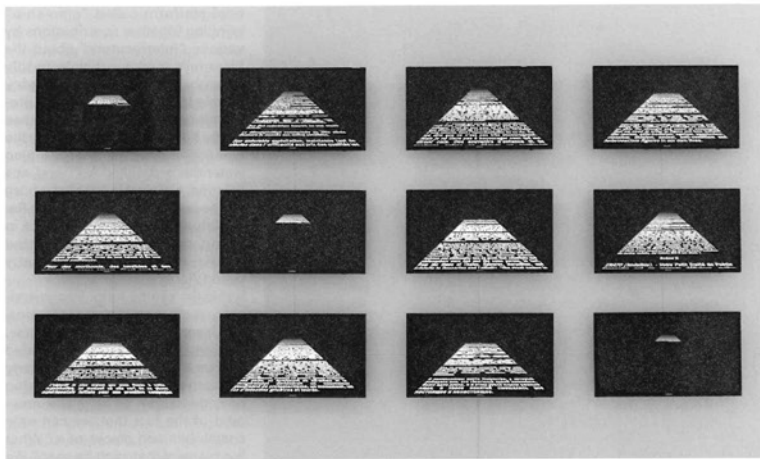
Musée national des beaux-arts et autres lieux / 18 février - 14 mai 2017

Le Musée national des beaux-arts du Québec s'est doté l'été dernier d'une nouvelle aile, le pavillon Pierre Lassonde. C'est ce vaste espace d'exposition qui accueille la Biennale de Québec, rejointe par la 8<sup>e</sup> Manif d'art répartie entre plusieurs lieux, Materia, les bibliothèques de la cité et maintes boutiques de la vieille ville, outre un programme de rue. Grosse opération que celle-ci, donc, mobilisant une cinquantaine d'artistes pour un tiers d'origine internationale.

Le thème fédérateur de cet événement, « L'art de la joie », a été donné par Alexia Fabre, commissaire invitée, qui préside aux destinées du MAC/VAL, en région parisienne. Elle s'est inspirée du roman posthume éponyme de l'italienne Goliarda Sapienza, publié en 1998. Il s'agit de l'histoire de Modesta, une Sicilienne dont le destin croise celui de l'Italie du 20<sup>e</sup> siècle, et qui est prête à tout pour évoluer vers la liberté. Autant dire que la joie n'est pas toujours au rendez-vous, la force de cette dernière résidant plutôt dans l'objectif qu'elle concrétise.

Le choix des artistes et des œuvres de la Manif d'art et de la biennale se montre en accord avec cette option utilitariste. On y cherchera en vain jouteuses, éclats de rire et atmosphère de franche décontraction. Rien de surprenant à cela, comme vient le rappeler le catalogue de cette manifestation, riche de réflexions solides. La joie et l'art n'ont jamais fait bon ménage. L'artiste, qu'il s'agisse des temps les plus archaïques, de la modernité ou d'aujourd'hui, cultive surtout le style sévère, soit pour ne pas énerver les dieux, soit pour rendre compte d'une vie difficile dans un monde qui ne l'est pas moins à fréquenter au quotidien. Dada, Fluxus, la culture psychédélique, ces sommets de joie libératrice ? Les exceptions qui viennent confirmer la règle.

Versant joie réelle, il est en conséquence, sans surprise, peu d'œuvres à mentionner. La plus extraordinaire d'entre elles est l'installation monumentale de Joël Hubaut au Lieu, dans la ville basse, *HUB/HUB 2017*, un dispositif de cuisson de type atelier de Vulcain et foire-à-tout permettant de faire de la peinture à partir de la substance de légumes et, tout autour, des murs ornés de figures noir et blanc à colorier in situ. Gros succès public, dans la bonne humeur. Citons aussi la vidéo *Calendar Girls* de Lisa Birke :



on y voit cette artiste allemande dansant de manière effrénée et humoristique dans la nature. Ou encore les montages photographiques de Patrick Dionne et Miki Gingras, *Ravissement*, réalisés avec la population locale à qui il a proposé d'exprimer « un état de joie et de ravissement ».

La masse des autres œuvres présentées à Québec, en revanche, préfère à l'évidence approcher la joie avec circonspection : joie que procure le fait de caresser un animal (Sarah Maloney), de retrouver et de reproduire la position des étoiles le jour de sa naissance (Christian Bolstanski), de vibrer au rythme du mouvement des vagues (Ange Leccia), de surprendre en pleine rue, dissimulée dans un sarcophage aux parois transparentes dépolies, une licorne (Mathieu Valade)... L'effet du froid canadien, peut-être, prompt à modérer les ardeurs et à geler l'exaltation.

Paul Ardenne

De haut en bas / from top:  
Mathieu Valade. « Manifeste », 2015. Installation vidéo. 12 écrans numériques, trame sonore. 53 x 91 cm chacun / each  
Video installation.  
12 digital screens, sound line  
Joël Hubaut. « HUB/HUB », 2017. Performance et installation. Matériaux divers. Dimensions et durée variables. Performance and installation. Various materials. Variable dimensions and duration



La Musée National des Beaux-arts du Québec acquired a new wing last summer, the Pierre Lassonde pavilion. This vast exhibition space is the venue for the Quebec City Biennale, augmented, for this eighth iteration, by local art at diverse places around town, including Materia, the municipal libraries, many old city shops and the streets. This major endeavor involves some fifty artists, about a third of them non-Canadian.

This year's overarching theme, "The art of joy," was formulated by guest curator Alexia Fabre, whose regular gig is piloting the MAC/VAL near Paris. She drew her inspiration from the eponymous novel by the Italian Goliarda Sapienza, published in 1998 after her death, about a Sicilian woman named Modesta, always ready for anything in her quest for freedom, whose destiny is intertwined with that of twentieth-century Italy. While her life is not always filled with joy, her strength resides in the objective she embodies.

This biennial's selection of artists and works corresponds to this utilitarian option. Don't go looking for big fun, loud guffaws and a relaxed atmosphere. That's not what you should expect, the thoughtful catalogue texts warn us. Joy and



art have seldom walked hand in hand. From the dawn of history to modern times, many artists have cultivated a severe style, whether to avoid pissing off the gods or reflect the difficulties of daily life in this world. Dada, Fluxus and the rapture of psychedelic art were exceptions that prove the rule. In short, few of the works on view

here are testament to all-out joy. Most notable among those that are, however, is Joël Hubaut's monumental installation *HUB/HUB 2017* at the downtown Lieu. This cooking apparatus straight out of Vulcan's workshop or some strange yard sale, able to make paint from vegetables, is surrounded by walls decorated with black

and white figures ready to be colored in by visitors. Needless to say, this good-humored piece is a big hit with the public. Also worthy of mention is the video *Calendar Girls* by Lisa Birke, where we see this young German artist dancing madly amid natural settings, and *Ravissement*, photomontages by Patrick Dionne and Miki Gingras, who asked local people to express "a state of joy and ecstasy." Most of the other work in Quebec seems to be more wary in its approach to joy: the joy of petting an animal (Sarah Maloney), finding and reproducing the position of the stars on your date of birth (Christian Bolstanski), vibrating to the rhythm of the movement of the waves (Ange Leccia) and finding, in the middle of the street, hidden in a sarcophagus with frosted glass walls, a unicorn (Mathieu Valade)... Maybe it's the chilly Canadian climate that turns down the temperature when it comes to ardor and exaltation.

Translation, L-S Torgoff



De haut en bas / from top:  
Lisa Birke. « Calendar Girls », Vidéo numérique. 4 min, en boucle  
Digital video, loop  
Patrick Dionne et Miki Gingras. « Ravissement », 2016-2017. Animations photographiques. Projecteurs, toile poly knit, impressions à jet d'encre sur vinyle autocollant. 3 min 10 secondes  
Photographic animations. Projectors, polyknit cloth, ink jet prints on self-adhesive vinyl



# CIEL VARIABLE

ART PHOTO MÉDIAS CULTURE / N° 105

## MONTRÉALITÉS MONTREALITIES

Robert Walker

Gabor Szilasi  
Clara Gutsche and David Miller  
Groupe d'action photographique  
Patrick Dionne et Miki Gingras

Canadian Photography  
Magazines 1970-1990

Jessica Eaton

Ensemble  
Artgeist II

ENTREVUE / INTERVIEW

Hélène Samson

Caroline Hayeur et D. Kimm  
Rencontres d'Arles

The Edge of the Earth

Harry Callahan

Loin des yeux

Rencontre photographique

du Kamouraska

Mutations

Holly King

Gregory Halpern

HIVER / WINTER 2017  
EN KIOSQUE JUSQU'AU 26 MAI 2017  
ON NEWSSTANDS UNTIL MAY 26, 2017  
CANADA 12.50 \$ / USA \$12.50 / EUROPE 12.50 €



PAGE COUVERTURE  
PAGE 10  
Robert Walker  
Miami Restaurant, rue Sherbrooke Est  
(détail/detail), 2012  
Dépanneur, rue Saint-Germain, 1997

PAGE 2  
Clara Gutsche  
Mrs. Roach, 1972  
de la série Milton-Park, 1970-1973  
épreuve argentique  
© Clara Gutsche / SODRAC

PAGE 4  
Patrick Dionne et Miki Gingras  
Récits du Sud-Ouest  
(détail/detail), 2013  
2 x 7 m

### La vie des quartiers

La série d'images que Robert Walker a réalisée du quartier Hochelaga-Maisonneuve – son lieu de naissance et actuel lieu de résidence – est particulièrement intéressante à examiner dans le contexte des festivités qui soulignent le 375<sup>e</sup> anniversaire de Montréal sous l'angle optimiste, et peut-être même un peu lénifiant, de la seule mise en valeur de grandes réalisations dont tous devraient s'enorgueillir. La réalité n'est pas la même pour tout le monde...

Les photos que nous présentons ici – celles de Walker, mais aussi d'autres photographes dont les images de Montréal ont été marquantes – sont au contraire ancrées dans la vie des quartiers et dans ce qui fait le tissu même de la ville. Elles témoignent des conditions de vie des gens, de la splendeur et du déclin des institutions et des entreprises, de l'importance des petits commerces et des services, de la couleur et de l'architecture des rues et des artères commerciales, de l'omniprésence de la publicité et de sa prégnance dans la culture urbaine, des pluralités culturelles et sociales qui, ensemble, composent la richesse d'une ville et sa diversité. Elles témoignent aussi des engagements citoyens qui tissent les liens des communautés et génèrent parfois une résistance face à des développements qui bousculent leur environnement sans égard pour leur mode de vie.

Walker a abordé son quartier avec le regard et le style particuliers qu'il a développés tout au long de sa carrière, un peu comme il a traité New York: avec des superpositions de plans, des rapprochements inusités, de forts contrastes de couleur, un intérêt pour la publicité et les représentations graphiques de même qu'un attachement à la vie de la rue. Hochelaga-Maisonneuve est un quartier au riche passé bourgeois et industriel qui a subi un important déclin jusqu'à devenir une enclave pour les classes populaires et qui se débat aujourd'hui avec les difficultés du redéveloppement et de l'embourgeoisement. Pour Walker, ces lieux sont habités par la mémoire et recèlent leur part de richesse et de complexité.

D'autres photographes ont aussi mis en valeur des dimensions de la vie des quartiers populaires avec des œuvres qui ont été marquantes. Ainsi, la série de Gabor Szilasi sur les façades de la Sainte-Catherine a-t-elle témoigné du caractère si particulier de l'affichage commercial sur cette artère centrale de la vie montréalaise. Plusieurs photographes se sont également donné pour objectif de simplement témoigner de la vie des gens ordinaires. Le Groupe d'action photographique a représenté un moment important de ce mouvement. Gabor Szilasi en a fait partie, lui qui a tant témoigné de la culture québécoise, mais aussi Michel Campeau, Roger Charbonneau et Claire Beaugrand-Champagne, dont nous montrons ici des images. C'est aussi ce qu'ont fait Clara Gutsche et David Miller au moment de la démolition d'une partie des immeubles de Milton-Parc, en faisant le portrait des habitants et en rendant compte de leur mobilisation et de leur résistance. Plus récemment, c'est cette même fibre d'engagement citoyen dont Patrick Dionne et Miki Gingras ont voulu rendre compte en réalisant, avec les gens engagés dans leurs quartiers, une série de fresques monumentales composant un portrait de différents quartiers de Montréal... JACQUES DOYON

### ÉDITORIAL

### Neighbourhood Lives

It is particularly interesting to present the series of images that Robert Walker has made on the subject of the Hochelaga-Maisonneuve neighbourhood – where he was born and currently lives – in light of the festivities for Montreal's 375th anniversary. The focus of these celebrations – optimistic and perhaps a bit facile – appears to simply highlight major achievements that should make us all proud. Not everyone sees things the same way!

In contrast, the works that we are showing in this issue – Walker's, but also those of other photographers who have made notable images of Montreal – are rooted in neighbourhood life and in what forms the very fabric of the city. They bear testimony to ways of life, the splendour and decline of institutions and companies, the importance of small businesses and services, the colour and composition of residential streets and commercial arteries, the omnipresence and importance of advertising in urban culture, cultural and social pluralities, and more. Together, these aspects form the wealth and diversity of a city. They also provide evidence of residents' desire to form ties within communities, and they sometimes generate resistance to developments that create upheavals without any regard for their living environments.

Walker approached his neighbourhood with the particular gaze and style that he has developed throughout his career, including during his time in New York: superimposed planes, unusual juxtapositions, strong colour contrasts, an interest in advertising and graphic representations, and a strong attachment to street life. Hochelaga-Maisonneuve was once a thriving middle-class and industrial district; after suffering serious decline and becoming a working-class enclave, it is now the subject of debates over the difficulties of redevelopment and gentrification. For Walker, this neighbourhood, imbued with memory, offers a trove of treasures and complexities.

Other photographers have also highlighted dimensions of life in working-class neighbourhoods with striking images. For instance, Gabor Szilasi's series on the façades of St. Catherine Street revealed the special colour of the commercial displays on this central Montreal artery. A number of photographers have also set the goal of simply witnessing the life of ordinary people. The Groupe d'action photographique was an important representative of this photographic concern. Szilasi, who was such an eloquent witness to Quebec culture, was a member of the group, as were Michel Campeau, Roger Charbonneau, and Claire Beaugrand-Champagne, whose images are included here. During the time of the destruction of the Milton-Park neighbourhood, Clara Gutsche and David Miller were also eloquent witnesses, painting a portrait of residents and recording their mobilization and resistance. More recently, Patrick Dionne and Miki Gingras also portrayed citizen engagement by producing, with people active in their communities, a series of gigantic murals that composed portraits of different Montreal neighbourhoods. Translated by Käthe Roth



## MONTRÉALITÉS | MONTREALITIES

Au fil du temps, de nombreux photographes se sont attachés à scruter Montréal et ses quartiers. Cela a permis de témoigner des modes de vie de leurs habitants, de la couleur et de l'architecture des rues et des artères commerciales, du mélange de cultures qui alimente la qualité d'une ville et sa diversité, des engagements citoyens qui créent le tissu des communautés et génèrent parfois une résistance face à des changements qui bousculent leur milieu de vie. / Over the years, many photographers have explored Montreal and its neighbourhoods. Their images have captured portraits of residents, the colour and composition of the streets and commercial arteries, and the mixture of cultures that contribute to the quality and diversity of a city, as well as the commitment of residents who create the fabric of communities and sometimes generate resistance to changes that create upheavals in their living environment.

**ROBERT WALKER**  
**Hochelaga-Maisonneuve**  
**Observations and Recollections**

Pendant plus de dix ans, Robert Walker a photographié son quartier natal avec le regard et le style particuliers qu'il a développés tout au long de sa carrière. Hochelaga-Maisonneuve s'y voit traité un peu comme il a traité New York : avec une superposition de plans, de forts contrastes de couleur, des rapprochements inusités, un intérêt pour la publicité et les représentations graphiques qui s'entremêlent à l'environnement de même qu'un fort attachement à la vie de la rue. Walker dresse ainsi, autour de ses souvenirs et de son histoire personnelle, le portrait d'un quartier doté d'un riche passé (bourgeois, institutionnel et industriel) où se déploie maintenant une culture populaire faite de toutes les contradictions de nos sociétés modernes. À sa façon, cette culture est elle aussi – à tout le moins sur le plan visuel – tout aussi riche que celle des grandes capitales. / For more than ten years, Robert Walker photographed the neighbourhood in which he was born with the particular gaze and style that he has developed throughout his career. He treats Hochelaga-Maisonneuve a bit as he treated New York: with superimposed planes, strong colour contrasts, unusual juxtapositions, an interest in advertising and graphic representations, and a strong attachment to street life. Through his memories and personal stories, Walker constructs the portrait of a neighbourhood with a rich past (middle-class, institutional, and industrial), now home to working-class culture dealing with all the contradictions of modern society. In its way, this culture is just as rich – visually, at least – as those of the great capitals.

avec un essai de / with an essay by Pierre Dessureault

**GABOR SZILASI**  
**CLARA GUTSCHE ET DAVID MILLER**  
**GROUPE D'ACTION PHOTOGRAPHIQUE :** MICHEL CAMPEAU,  
ROGER CHARBONNEAU, CLAIRE BEAUGRAND-CHAMPAGNE  
**PATRICK DIONNE ET MIKI GINGRAS**  
**Quelques projets marquants autour de quartiers montréalais**  
**Some Notable Projects on Montreal Neighbourhoods**

Pierre Dessureault évoque des projets marquants portant sur Montréal dont nous montrons ici quelques images. Rappelons tout d'abord la série emblématique que Gabor Szilasi a réalisée sur les façades commerciales de la rue Sainte-Catherine et leurs mosaïques de publicités. Rappelons également la série conçue en duo par Clara Gutsche et David Miller au moment de la démolition d'une partie des immeubles de Milton-Parc, lui prenant des vues extérieures, elle des portraits en intérieur des habitants du quartier. À peu près au même moment, le Groupe d'action photographique se formait avec la volonté de représenter les habitants des quartiers populaires de la ville. C'est cet esprit que l'on retrouve dans les productions de Michel Campeau, de Roger Charbonneau et de Claire Beaugrand-Champagne, qui faisaient partie de ce groupe à l'époque. Plus récemment, Patrick Dionne et Miki Gingras ont produit une série de grandes fresques composant des portraits de groupe de plusieurs des quartiers populaires de Montréal, en collaboration avec des citoyens actifs dans chacun de ces quartiers. / Pierre Dessureault discusses some notable works on Montreal, several of which we reproduce here. First, there is Gabor Szilasi's emblematic series on retail façades on St. Catherine Street and their mosaics of advertising. Then there is the series of photographs made in tandem by Clara Gutsche and David Miller as the Milton-Park neighbourhood was being demolished; Miller took exterior shots, and Gutsche went inside to take pictures of the residents. At about the same time, the Groupe d'action photographique was formed with the intention of portraying residents of the city's working-class neighbourhoods. This is the spirit in which photographs by Michel Campeau, Roger Charbonneau, Claire Beaugrand-Champagne – members of the group at the time – were taken. More recently, Patrick Dionne and Miki Gingras have produced a series of murals that are composite group portraits of a number of working-class neighbourhoods of Montreal, in collaboration with the residents active in each neighbourhood.

avec une présentation de / with a presentation by Pierre Dessureault



## QUELQUES PROJETS MARQUANTS SUR DES QUARTIERS MONTRÉALAIS SOME NOTABLE PROJECTS ON MONTREAL NEIGHBOURHOODS

### Montréal en images | Montreal in Images

PIERRE DESSUREAULT

Montréal a fait l'objet au fil des ans de plusieurs grands projets documentaires. Pensons en premier lieu aux multiples travaux de Gabor Szilasi et, particulièrement au chapitre du développement de la ville, à sa série sur la rue Sainte-Catherine<sup>1</sup> (1977-1979) dans laquelle il s'attache à immortaliser la configuration de la rue en photographiant systématiquement tous les commerces la bordant à partir du trottoir d'en face. Il s'agit pour lui de rendre compte de la complexité et de la diversité des composantes de l'architecture de la rue et d'en fixer l'aspect à un moment de son histoire, sans pour autant faire l'impasse sur le chaos visuel et les nombreuses ruptures et aspérités rencontrées sur le parcours. La rigueur stylistique de l'approche du photographe sert de liant à l'ensemble et unifie ce qui aurait pu rester une accumulation de détails démultipliés par la répétition du motif et du sujet.

Dans un même souci de conserver la configuration du tissu urbain, Clara Gutsche et David Miller ont pour leur part inscrit leur démarche documentaire dans un mouvement qui militait pour la préservation d'un quartier dans *The Destruction of Milton Park*<sup>2</sup> (1970-1973). Dans des visions complémentaires, Gutsche s'est employée à saisir la fibre humaine de ce quartier multiethnique dans des portraits qui inscrivent les personnes dans leur environnement quotidien, alors que Miller a détaillé dans ses vues l'architecture et l'environnement physique uniques de ce milieu de vie. Dans cet esprit

« ... nous voulons par nos images que  
l'homme d'ici se manifeste et exprime  
ses conditions d'existence ».

de conservation d'un patrimoine urbain en voie de transformation et éventuellement de disparition, ils réalisent également un grand travail ayant pour sujet le canal de Lachine (1985-1986), dans lequel Miller répertorie les formes architecturales typiques de ce milieu industriel et Gutsche s'immerge dans les intérieurs de ces cathédrales d'une autre époque, suivi d'une série de projets individuels autour de préoccupations similaires. Tout comme Szilasi, Gutsche et Miller privilégient, dans ces projets qui ont fait époque, une approche factuelle et directe, dépourvue d'effets esthétiques, qui fait appel aux principales caractéristiques du documentaire classique que sont la frontalité des vues, l'homogénéité

Over the years, Montreal has been the subject of a number of major documentary projects. We might think of Gabor Szilasi's prolific production – in particular, as he recorded development in the city, his photographs of St. Catherine Street (1977-79) in which he immortalized the configuration of the stores along the street by systematically photographing them from the sidewalk in front of them.<sup>1</sup> He wanted to identify the complexity and diversity of the street's architectural components and to record their appearance at a moment in its history, but without ignoring the visual chaos and the numerous ruptures and rough patches that he encountered as he went. The stylistic rigour of his approach served to create an ensemble and unify what might have remained an accumulation of details multiplied by repetition of the motif and the subject.

With a similar concern for preserving the configuration of the urban fabric, Clara Gutsche and David Miller, in *The Destruction of Milton Park* (1970-73), inscribed their documentary approach within a movement militating for preservation of a neighbourhood.<sup>2</sup> In their complementary visions, Gutsche became interested in capturing the human fibre of this multi-ethnic neighbourhood in portraits that situated people in their daily environment, whereas Miller detailed the district's architecture and unique physical environment. In this spirit of conservation of an urban patrimony that was in the process of transformation – and eventually of disappearance – they also produced a major project on the Lachine Canal (1985-86), in which Miller recorded the architectural forms typical of this industrial district and Gutsche immersed herself in the interiors of these cathedrals of another era. Subsequently, they produced a series of individual projects around similar concerns. In these works that formed a record of a specific era, Gutsche and Miller, like Szilasi, favoured a direct and factual approach, stripped of aesthetic effects, that drew on the main characteristics of classic documentary style: uniform framings, clear compositions, and precisely rendered large formats.

The Groupe d'action photographique (GAP),<sup>3</sup> created spontaneously in October 1971 by three young Montreal photographers, Michel Campeau, Serge Laurin, and Roger Charbonneau – joined by Claire Beaugrand-Champagne, Szilasi, and Pierre Gaudard in February 1972 – was aimed, as a collective, at reformulating the bases of social organization by engaging with popular groups: "We wanted, through our images, for Quebecers to stand up and express their living



des cadrages, la netteté des compositions et la précision du rendu du grand format.

Le Groupe d'action photographique<sup>3</sup> (GAP), créé en octobre 1971 lors du regroupement spontané de trois jeunes photographes montréalais, Michel Campeau, Serge Laurin et Roger Charbonneau, auxquels viendront se joindre Claire Beaugrand-Champagne, Gabor Szilasi et Pierre Gaudard en février 1972, s'engageait pour sa part dans un mouvement collectif qui entendait reformuler les bases de l'organisation sociale par son implication auprès de groupes populaires : « ... nous voulons par nos images que l'homme d'ici se manifeste et exprime ses conditions d'existence<sup>4</sup> ». Leurs projets tant collectifs que personnels tournent autour de la vie des quartiers du centre et du sud de Montréal, des fêtes et rassemblements populaires de même que des communautés culturelles. Ces manifestations porteuses d'une abondance de signes mettent en lumière des manières d'être en collectivité qui jusque-là restaient largement inexplorées par l'image. Leur approche, pour délibérée qu'elle soit, privilégie l'instantanéité de l'appareil de petit format et repose en grande partie sur la familiarité avec leurs sujets, qu'ils abordent de personne à personne, à hauteur de regard.

Une génération plus tard, Patrick Dionne et Miki Gingras ont entrepris en 2009 « un vaste chantier visant à mettre en question la figure des différents quartiers de la ville de Montréal<sup>5</sup> ». Dans le cadre de ce projet baptisé *Identité*, ils se sont intéressés à Montréal-Nord, à Notre-Dame-de-Grâce, à Côte-des-Neiges et au quartier Centre-Sud. Leur démarche se fonde sur un lent processus d'animation sociale visant à engager les habitants du quartier dans la création d'un portrait circonstancié de leur collectivité dont ils seront non seulement les figurants mais aussi les auteurs. Au terme de ce dialogue, l'assemblage de la multitude des points de vue et des portraits en situation recueillis par les artistes crée de grandes fresques colorées qui « se veulent des allégories poétiques et ludiques, présentées sous forme de tableaux narratifs, composés de réalité et de fiction<sup>6</sup> ».

1 Voir David Harris, *Gabor Szilasi. L'éloquence du quotidien*, Ottawa, Musée canadien de la photographie contemporaine; Joliette, Musée d'art de Joliette, 2009. 2 Pierre Dessureault, « Dialogue: Clara Gutsche – David Miller », *Ciel variable*, n° 32 (automne 1995). 3 Les travaux du GAP et de ses membres ont été reproduits dans de nombreux numéros du *Magazine OVO* entre 1971 et 1975. 4 « Photographie québécoise (sic) », *Impressions* 5, août 1973, n. p. 5 Pierre Rannou, « Patrick Dionne et Miki Gingras. *Identité Centre-Sud* », *Ciel variable*, n° 94, (printemps-été 2013), p. 32-40. 6 Site internet des artistes: <http://patmiki.blogspot.ca/p/demarche.html>

conditions.<sup>4</sup> Their projects, both as a group and as individuals, focused on neighbourhood life, street festivals and gatherings, and cultural communities in central and southern areas of Montreal. These highly significant manifestations exposed aspects of community life that, up to then, had remained largely unexplored in images. GAP's approach, although deliberate, highlighted the immediacy of the small camera and was rooted, to a large extent, in familiarity with their subjects, whom they approached one by one, at eye level.

A generation later, in 2009, Patrick Dionne and Miki Gingras undertook a "huge project aiming to raise the issue of the image of different Montreal neighbourhoods."<sup>5</sup> As part of

[They] favoured a direct and factual approach, stripped of aesthetic effects, that drew on the main characteristics of classic documentary style.

this project, called *Identité*, they focused on the Montréal-Nord, Notre-Dame-de-Grâce, Côte-des-Neiges, and Centre-Sud districts. Their approach was based on a slow process of social animation aiming to engage neighbourhood residents in making a detailed portrait of their community that they not only would be portrayed in but would also create. At the end of this dialogue, the artists gathered the multiple points of view and in situ portraits to create large, colourful frescoes that "were intended to be poetic, playful allegories, presented in the form of narrative tableaux mixing reality and fiction."<sup>6</sup>

Translated by Käthe Roth

1 See David Harris, *Gabor Szilasi: The Eloquence of the Everyday* (Ottawa: Canadian Museum of Contemporary Photography, 2009). 2 Pierre Dessureault, "Dialogue: Clara Gutsche – David Miller," *Ciel variable*, no. 32 (Autumn 1995). 3 The works of GAP and its members were reproduced in numerous issues of *Magazine OVO* between 1971 and 1975. 4 "Photographie québécoise," *Impressions* [Toronto] 5 (August 1973): n.p. 5 Pierre Rannou, "Patrick Dionne and Miki Gingras: Beyond a Neighbourhood, a Community," *Ciel variable*, no. 94 (Spring-Summer 2013): 38. 6 Artists' website, <http://patmiki.blogspot.ca/p/demarche.html> (our translation).



Traces et transmissions  
(avec deux détails)  
4 x 8 m







# RÉSISTANCE<sup>7</sup>

ET PUIS, NOUS AVONS CONSTRUIT  
DE NOUVELLES FORMES / AND THEN, WE BUILT NEW FORMS

MANIF  
D'ART  
LA BIENNALE  
DE QUÉBEC

47. Guy Sioui Durand (commissaire), « Les touchers insituables de Guy Blackburn », dans *Guy Blackburn. Touche* (Alma : Éditions Sagamie, 2009) p. 6-16.

48. Guy Sioui Durand, « Tracées au rouge à lèvres. Les Fermières Obsédées », dans la monographie des *Fermières Obsédées* (Trois-Rivières : Éditions d'art Le Sabord, 2010).

49. Guy Sioui Durand, « Le vent l'emportera. Réflexions sur l'exposition *Dust Bowl* chinois de Benoît Aquin », *Inter, art actuel*, n° 105, juin 2010.

Cette nuit-là, l'artiste anarchiste Mathieu Beauséjour, une cagoule blanche tachée de vin rouge sang sur la tête, s'affaire à ciseler mécaniquement, une après l'autre les « cennes noires ». En tout, vingt-trois rouleaux. Derrière lui, il a dressé *Monument*, une guillotine grandeur nature, peinte en rouge et, à la place du cercle de la coulisse où on pose la tête, c'est la forme d'une étoile que l'on voit ! Sur fond sonore métallique, l'« installaction » de l'artiste – qu'il appelle aussi « tableau vivant » – ne manque pas d'impressionner par sa vérité subversive, ne serait-ce que par l'emplacement de la guillotine (l'historique machine à couper les têtes et tristement célèbre du pouvoir d'État au service de la bourgeoisie lors de la Révolution française), sous l'édifice de la Bourse, ce gratte-ciel de verre et de béton précontraint, symbole architectural du pouvoir économique

de toutes les bureaucraties, étatiques tant que multinationales de partout sur la planète. S'y ajoutaient, de plus, les gestes répétitifs, comme les opérations économiques planifiées, de destruction de la monnaie par des coups de ciseaux taillant la figure de la reine et la feuille d'érable. Enfin, la présence corporelle du performeur, à la cagoule tachée de rouge, mi-bourreau, mi-exécuté, a fait de cette action *in situ*, une synthèse puissante des axes de son engagement depuis près de vingt ans.

### 3b. Humanistes

Pas de doute que l'œuvre humaniste et critique de plusieurs artistes québécois contribue à cette implication et conscientisation comme art engagé. Je pense ici à plusieurs œuvres, allant du dessin, de l'installation, de la photographie sociale et de la performance. Que ce soit François Morelli avec ses dessins, sculptures et performances, Guy Blackburn aux intenses installations porteuses de sens social dont le projet *Touche*<sup>47</sup>, les photographies sociales de Benoît Aquin, les manœuvres d'Alain-Martin Richard et certaines dimensions néo-féministes de l'art action des femmes dans les années 2000, comme Julie Andrée T. et les *Fermières Obsédées*<sup>48</sup>, il y a là un apport évident aux vellétés des changements sociaux par l'art.

Par exemple, du côté de la photographie sociale, impossible de fermer les yeux sur l'impact des récentes expositions de Benoît Aquin : *China Bowl* (grand prix Pictet 2008) que l'on a pu voir chez Vu en 2009 et lors des Rencontres internationales de photographie à Carleton-sur-Mer en 2010.<sup>49</sup> Aquin, après un passage éclair au Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul (*Ensemble, l'union fait la force*, août 2010), récidive à l'automne avec la percutante exposition *Haïti après le séisme*

à la Galerie Pangée ainsi qu'à l'exposition du World Press Photo dans la métropole et au Musée McCord en 2013. Sorte

d'écho de la carrière légendaire d'art conceptuellement, communautairement, politiquement et écologiquement engagé par la photographie de Karl Beveridge et Carole Condé de Toronto, reconnus mondialement, le duo de photographe communautaire Patrick Dionne et Miki Gingras dont

la pratique d'art public repose sur un niveau d'engagement assez peu fréquent. Une pratique de l'image qui se fait l'instrument d'une affirmation communautaire, fondée sur le partage des savoirs et l'offre d'une expérience esthétique active. Il en résulte une grande fresque



faite de portraits individuels (presque des autoportraits), mettant en scène les personnalités, les engagements, les valeurs et les combats des habitants d'un quartier défavorisé.<sup>50</sup>

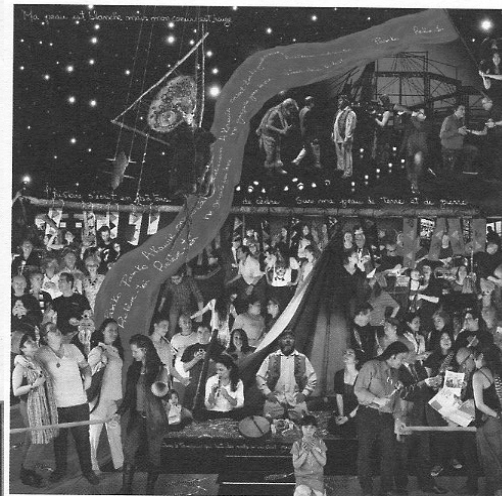
Cette fresque colorée et lumineuse orne les grandes fenêtres du hall d'entrée de la Maison de la culture Frontenac dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve de la métropole.



50. Jacques Doyon, « Inscrire autrement l'art public dans la ville », éditorial du numéro *Art public*, CV, n° 94, printemps/été 2013, p. 2.

51. BGL, sous la direction de Claude Bélanger (Québec: Manifestation Internationale d'art de Québec, 2009).

Il en va de même pour la trajectoire critique par l'ironie du trio d'artistes québécois BGL, qui a position au Québec et au Canada en circulant localement, régionalement et internationalement. Elle est exemplaire d'un art engagé localement et internationalement. Ce collectif renouvelle l'aventure de la sculpture-installation.<sup>51</sup> Vedette de l'importante exposition *Oh, Canada* du Musée américain MASS MoCA, BGL crée à l'extérieur de l'entrée du musée son œuvre en utilisant les barrières métalliques utilisées d'ordinaire pour contrôler le flux des visiteurs. L'œuvre rappelait le manège que le trio avait créé une décennie plus tôt à l'Îlot Fleuri. Pas étonnant qu'on retrouve le trio présent dans le quartier, scénarisant une



Patrick Dionne et Miki Gingras,  
*Printemps Autochtone D'Art*, 2013.  
 Photomontage.

52. Lamoureux explique : « cet essai analyse la démarche d'artistes québécois contemporains comme l'ATSA, BGL, Doyon/Demers, Danyèle Alain, Sylvie Cotton, Nicole Jolicœur, Devora Neumark, Alain-Martin Richard, Jean-Claude St-Hilaire et Raphaële de Groot ... (afin de répondre à) ... Quelles sont donc les caractéristiques de l'art engagé actuel en arts visuels que nous permet de dégager notre échantillon ? », Ève Lamoureux, *Art et politique. Nouvelles formes d'engagement artistique au Québec*.

53. *Les commensaux. Quand l'art se fait circonstances / When Art Becomes Circumstance*, sous la direction de Patrice Loubier et Anne-Marie Ninacs (Montréal: Skol centre des arts actuels, 2001).

54. Lire le numéro thématique « L'idée de communauté. The Idea of Community », *Parachute*, n° 100 et 101, 2000-2001.

imposante installation visuelle « relationnelle » pour le happening de « tableaux vivants » dans le quartier Saint-Roch de l'événement public *Où tu vas quand tu dors en marchant 3?* dans le cadre 2013 du Carrefour international de théâtre de Québec.

Aussi sous les apparitions joyeusement absurdes des rues de l'*Orchestre d'Hommes-Orchestres* se camouflent des ramifications de créateurs bruitistes en théâtre expérimental et un collectif APA interdisciplinaire explore les genres non seulement pour les renouveler (par exemple, *La jeune fille et la mort*), mais encore pour critiquer le système dominant.

### 3c. L'activiste relationnel

L'art activiste relationnel pourrait être compris comme

une forme d'art dégagé ou encore une forme de désengagement politique, une sorte de confrontation au profit de formes plus communales de socialité par l'art de moindre envergure que les pratiques macropolitiques communautaires et même que les groupements et les stratégies faites par des communautés élargies et à l'intérieur de celles-ci. Cet aspect ressort notamment de l'ouvrage d'Ève Lamoureux. Si l'auteure énonce en introduction des questions très pertinentes sur l'évolution récente des rapports sur l'art et la politique des années 1990-2000 au Québec, les entrevues faites avec dix artistes choisis (individuels et collectifs) et représentatifs de trois générations de créateurs composent l'essentiel de ce livre. L'auteure dresse un portrait de cette trame spécifique d'art micropolitique qui effectivement pris forme ces vingt dernières années.<sup>52</sup> Celle-ci aurait les six caractéristiques suivantes : la notion de choix personnel devient décisive; la mise à l'avant d'une définition très personnelle de l'engagement; la multiplication des motifs d'engagement et des manières de l'incarner; l'engagement qui se pense dans un souci marqué pour soi-même; les objectifs de l'engagement qui sont assez restreints; l'engagement qui exige une autonomie et une marge de manœuvre individuelle et qui ne s'oppose pas à certaines formes de regroupement ainsi qu'à des actions plus collectives.

Au tournant des années 2000 et par la suite, un foisonnement de pratiques d'art relationnel se met à déferler. Sont remarquables nombre d'événements tels que *Les commensaux*<sup>53</sup> à Montréal en 2000-2001, des œuvres singulières comme le projet *Entre nous*<sup>54</sup> de Devora Neumark, ceux inventifs de Mariana Guerrero, comme son dispositif de rencontres, de méditation spirituelle et de cocreation mis en place au Symposium international de Sculptures *Hospitalité* à Saint-Jean-Port-Joli l'été 2012, sans oublier les nombreux projets relationnels de Sylvie Cotton comme son plus récent projet de rencontres et de « *dessins respirés* » pour le projet des passeports du territoire d'artiste Dare-Dare, en mai 2013. Il en va de même de la continuité des projets collaboratifs





## INVITATION À LA **POPULATION**

► PATRICK DIONNE ET MIKI GINGRAS



Dépasser l'écueil des crises des photographes (ou des cinéastes) et l'ignorance de la relation de l'individu avec son milieu et de sa capacité à générer des changements dans son environnement. Comme des témoins privilégiés, nous abordons visuellement ces réalités en explorant différentes formes de présentation du photographique au-delà de mettre en évidence la dimension esthétique de l'œuvre. L'analyse de la relation technique que relationnel, nous questionnons l'objectivité du documentaire ainsi que le rapport à la réalité du portrait photographique. Nous interrogeons le lieu pour offrir une réflexion entre ce qui est et ce qui paraît.

illusoire. Pour ce faire, nous déployons différentes stratégies après la prise de vue. Nous travaillons la photographie comme un casse-tête subjectif et pictural où nous nous permettons de changer les éléments de place tout en restant le plus fidèles possibles à la sémantique de l'image. C'est par le biais de ces inflexions que nous fragmentons la photographie pour la recomposer, selon notre interprétation du sujet et les caractéristiques de son contexte. Les compositions photographiques qui en résultent se veulent des allégories poétiques et ludiques, présentées sous forme de tableaux narratifs, composés de réalité et de fiction.

20

### Les projets humanitaires

### Les projets communautaires

Entre 2004 et 2006, nous avons parcouru le Nicaragua à la recherche d'enfants travailleurs. Avec l'appui d'organismes sociaux, nous avons transformé des groupes d'enfants travailleurs en photographes. Nous leur avons appris à fabriquer une caméra autour d'une partie d'une boîte de conserve afin qu'ils puissent documenter leur travail de vendeurs itinérants. Le projet consistait à générer un processus d'autoéducation nationale par le sujet. Nous avons ensuite organisé des expositions. Humana, le magazine de la revue, a été présentée dans quatre endroits différents communautaires au Nicaragua et au Canada.

En 2010, nous avons poursuivi ce projet avec un groupe de femmes du village de San Pedro au Mexique. Les femmes ont pris tout leur temps, leurs intérêts et leur féminité en photographie. Des agrandissements de certaines images ont été exposés sur le corps fait. Nous ont utilisé ces images pour créer une œuvre d'art. Nous avons aussi photographié les participants avec leurs photographes devant leur demeure. L'écriture de major a été exposée dans le village sur les maisons des participants durant la fête du village.

**Le projet Identité**  
Le projet Identité est une recherche photographique réalisée sous forme de recensement visuel avec la participation des citoyennes et citoyens de différents secteurs de la ville de Montréal.  
C'est une étude photographique sur l'identité, les influences familiales, sociales et culturelles des gens qui habitent la ville. Dans une société de plus en plus mondialisée et uniformisée, l'être humain cherche à s'identifier et à se démarquer. Nous sommes intéressés par cette dualité

entre le conformisme que nous proposent les règles sociales et le besoin de nous identifier, de croire, d'être et de nous raconter.

Nous installons des studios improvisés dans des lieux improvisés. Nous invitons les gens à venir échanger avec nous et à se présenter selon leur créativité. Quelques-uns apportent des objets qui les représentent, d'autres font des mimi-musiques ou des scénarios avec d'autres personnes et certains présentent leur culture d'origine. Comme des anthropologues, nous recensions visuellement les témoignages et intégrons des images de lieux physiques tout en tenant compte des textes écrits par les personnes dans un journal de bord.

Le rendu nous rappelle les premiers photomontages où les photos composées dans lesquelles les images étaient découpées puis collées. Nous sommes fascinés par la complexité et le contenu social des fresques des peintres muralistes mexicains de l'époque de Diego Rivera, d'Ortao et de Siqueiros. Par contre, notre contact avec la population, nos prises de vue en studio et le découpage brut des images pour en faire un collage subjectif et pictural nous rappellent les œuvres du photographe canadien William Notman. Les œuvres présentées sont des univers composés d'un assemblage de personnages qui se côtoient sans nécessairement interagir entre eux.

Depuis le début de ce projet en 2009, plus de 2000 personnes ont réalisé une action devant notre caméra. Elles sont notre principale source d'inspiration et, sans elles, le projet n'aurait jamais pu exister. Participer à la création de la murale, c'est principalement nous faire confiance, mais surtout oublier les critères de beauté de notre société, oublier le paraître et s'appliquer à être.



3. Patrick Dionne et Miki Givras, *Méthode Coste-Soul*, musée phytogéologique (SMH), 2001.



► Patrick Dionne et Niki Gingras, *Identité-Centre-Sud*, mural photographique (détail prise de vue en studio), 2012.

Depuis 1999, Patrick Dieme et Miké Gosses travaillent conjointement sur deux domaines photographiques qui s'inscrivent dans le domaine des études visuelles. Ils manipulent les images en vue de leur utilisation après avoir été déformées et déconstruites. En 2004, ils ont réalisé une installation lors des Rencontres Internationales de la photographie en Gaspésie et exposé le projet *Connexions* à la Maison de la culture François-Xavier Gauthier. En 2005, ils ont exposé lors du Noorderlicht International Photography Festival à Amsterdam, puis à la galerie Espacio Músculo pour les 15 ans de collaboration entre le CALO et le FORICA. Ils ont reçu le 1<sup>er</sup> prix du 10<sup>th</sup> Concours latino-américain de photographie en Colombie. Depuis 2009, ils réalisent des murales photographiques sur le thème de l'identité dans la ville de Montréal. Ils ont plus de 50 expositions à leur actif au Québec, au Canada et en Amérique latine. Ils ont travaillé avec des artistes vivant et travaillant à Montréal.



## À chacun son identité



photos : Patrick Dionne et Miki Gingras

Anne-Michèle C.-Vermette, *L'itinéraire*, Montréal

Pour célébrer le 40<sup>e</sup> anniversaire du Comité social centre-sud, un organisme d'éducation populaire, une grande fresque photographique recouvre toutes les fenêtres du hall d'entrée de la maison de la culture Frontenac.

Les artistes montréalais Patrick Dionne et Miki Gingras ont fait appel aux gens du quartier afin de créer cette œuvre à caractère culturel et social, empreinte d'humanité.

Les œuvres de Patrick et Miki prennent vie grâce à la collaboration des gens. Leur travail s'inscrit dans une démarche d'anthropologie visuelle. S'intéressant à l'humain, ils placent la communauté qui les entoure au cœur de leurs projets artistiques. Après avoir été exposée à Montréal-Nord, Côte-des-Neiges et Notre-Dame-de-Grâce, une nouvelle fresque de la série *Identité* a été créée dans le quartier centresud de Montréal.

S'inspirant de Diego Rivera, célèbre muraliste mexicain, la murale est composée de plusieurs photographies individuelles des citoyens du quartier. «On a demandé à chaque personne de réfléchir sur son identité et de nous en présenter un fragment, de prendre une pose qui les représente. Puis ils écrivaient un mot ou une phrase qui parlait de cette identité et on a fait des liens pour obtenir une belle unité», raconte Patrick tout en se servant une tasse de thé fumant. La fresque colorée comporte des centaines d'images de citoyens, assemblées en un tout cohérent.

Pour Patrick et Miki, la richesse de Montréal se caractérise par une multiethnicité qui les inspire et qui, au fil des ans, a apporté des couleurs différentes à la ville. Des images d'archives sont intégrées à la murale, comme celles d'anciennes usines industrielles du quartier ainsi que des photos d'événements ayant marqué les derniers mois, tels que les manifestations du Printemps Écarlate. «On veut faire le pont entre l'artiste et la communauté. On veut faire participer les gens à la démarche de création d'une œuvre», explique Miki. L'éducation par l'art est une valeur importante pour ces deux artistes montréalais.

## SNOWBIRDS PARTICULIERS

Patrick et Miki vivent à un rythme plutôt marginal. Contrairement aux snowbirds québécois, ils partent presque chaque printemps pour une durée de quatre à cinq mois en Amérique centrale, à bord de leur winnebago qui change de couleur au rythme des voyages et de leur imagination. «C'est comme être dans une bulle, on est sur la route, on appartient à personne», affirme Miki d'un ton empreint de sérénité. Ce mode de vie nomade leur permet d'alimenter leur créativité dans un contexte différent. «On vit vraiment au jour le jour. Au fil de notre voyage, on rencontre des gens qui nous ressemblent, qui ont les mêmes affinités et qui nous apportent quelque chose de nouveau selon leur culture», ajoute-t-elle. Ils ont choisi l'Amérique centrale parce que pour eux, ce coin du monde représente leurs racines latines que seul le Québec peut se targuer d'avoir, étant bordé de frontières anglophones.

De terre en terre, parcourant les chemins peu fréquentés par les touristes du Mexique, du Nicaragua et du Costa Rica, ce couple d'artistes a collaboré avec des personnes rencontrées sur leur passage en les intégrant à leur création. Ils ont travaillé plusieurs années à l'élaboration d'*Humanidad*, un recueil qui a pris la forme d'un cahier de voyage rempli de photos prises par les jeunes à qui ils ont enseigné la photographie. Cet enseignement se caractérise par un procédé photographique plutôt particulier : l'emploi du sténopé, papier photosensible inséré dans une boîte, qui imprime une image grâce aux rayons de soleil. Patrick et Miki utilisaient des boîtes de conserve parce qu'elles sont, selon Miki, «des objets neutres, qui n'ont pas de valeur et que tout le monde peut se procurer. Ça provoque la curiosité des gens et les incite à participer». Avec une simple boîte de conserve, ils créaient des cameras obscuras, des petites chambres noires, que les jeunes utilisaient pour prendre des photos de leurs actions quotidiennes dans les champs. «Tous nos projets sont faits en fonction des gens, on les met à l'avant-plan», souligne Patrick, une vieille caméra Kodak Brownie dans les mains pour illustrer le principe de la camera obscura. Leur travail était d'ailleurs perçu comme de la coopération humanitaire et de l'éducation. Ce n'est toutefois pas ainsi que le concevaient les deux artistes. Pour eux, leur travail fait partie de leur processus créatif.

«On n'a pas de projet fixe cette année. Ça va être difficile de ne pas partir ce printemps», confient Miki et Patrick. Le couple d'artistes a plusieurs projets en tête pour les années à venir. Parmi ceux-ci, une recherche sur la signification et l'importance des photos de couples pour les personnes âgées. Ces photos racontent une histoire et leur désir est de les transmettre. Ils aimeraient également éditer un livre regroupant plusieurs photos tirées de leurs archives avec un fil conducteur. Le projet rassembleur qu'est *Identité* pourrait également se retrouver dans d'autres quartiers de Montréal dans les prochaines années. Une chose est sûre : l'immobilité n'est pas une option pour ces deux nomades!

# Tournée de photographes en Gaspésie

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

à Carleton-sur-Mer

Pari toujours étonnant parce que réussit celui de ces ambitieuses Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie. Elles se tiennent cette année, depuis la mi-juillet jusqu'en septembre, pour une cinquième édition. L'événement touchait à son temps forts ces derniers jours avec la réunion de dizaines de photographes d'ici et d'ailleurs, malgré une pluie battante.

À Carleton-sur-Mer samedi, Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de Montréal, la galeriste Joyce Yahouda et la conservatrice Jo-Ann Kane, responsable notamment de la collection de la Banque Nationale, participaient à une table ronde consacrée au «marché de la photographie» en compagnie des photographes Maryse Goudreau et Bertrand Carrière. «Est-ce qu'un tel marché existe seulement», demandait Carrière, l'œil rieur, alors que la photographie célèbre cette année son 175<sup>e</sup> anniversaire de naissance. À Carleton, Carrière présente une des meilleures expositions de cette édition des Rencontres, non loin d'une installation de Maryse Goudreau, enfant chérie de la Gaspésie qui soutient, avec beaucoup d'éloquence, qu'elle n'a jamais envisagé pour sa part les finalités de son œuvre en termes de «marché» ou d'«argent».

Jo-Ann Kane estime que l'importante collection de la Banque Nationale dont elle a

la charge compte désormais 10% d'œuvres de photographes. «La collection considère la photographie d'avantage», explique-t-elle, en révélant au passage qu'un ancien directeur de l'institution ne devait pas collectionner la photographie puisque n'importe qui pouvait en faire... Du côté du MBAM, Stéphane Aquin explique que son musée a entrepris de combler un retard important dans l'acquisition de photographies de type documentaire du Québec des années 1970 en sollicitant des dons.

La photographie, considèrent tous les panélistes, appartient à un marché de l'art dont elle est désormais indissociable. Les collectionneurs, bien que trop rares au Québec pour cause d'«un déficit d'éducation

aux arts autant qu'au mécénat», achètent désormais «aussi bien de la photographie que de la peinture», constate la galeriste Joyce Yahouda.

## Caravane

Pendant quelques jours, des photographes d'ici et d'ailleurs suivent une caravane improvisée pour se rendre sur les sites de différentes expositions. À Grande-Vallée, le collectif Kahen, représenté cette fois par Yoanis Menge, photographe talentueux, pose son regard sur les univers parallèles à la route 132 qui traverse la péninsule.

À Gaspé, on pouvait entendre le professeur Serge Allaire dresser un portrait de l'histoire et de la place du livre dédié à la photographie dans notre univers culturel.

Patrick Dionne et Miki Gin-



Michael Flomen présente ses travaux réalisés avec des lucioles.

gras, deux originaux, présentent leur travail à Percé, où l'on peut voir aussi, près du quai, des œuvres appartenant à la collection de photographie de Loto-Québec: Bill Vazan, Doreen Lindsay, Bertrand Carrière, Eliane Excoffier, Gabor Szilasi, etc. Refuge du surréaliste André Breton en 1944, Percé aurait pu soutenir par cette entremise la présentation du travail du Français Gilbert Garcin présenté plutôt à Carleton-sur-Mer.

Jean-François Bérubé, qui est lié à l'événement comme programmeur, propose deux expositions où son talent de portraitiste doublé de celui d'un technicien rigoureux apparaît manifeste. Du côté de Maria, Michael Flomen offre le résultat de ses travaux réalisés avec des lucioles. Du côté de Paspébiac, on voit volontiers des œuvres d'Isabelle Hayeur. Les œuvres de plus d'une quarantaine de photographes sont présentées le long de la péninsule.

Claude Goulet, le fondateur de l'événement, souhaite proposer, à compter de l'an prochain, un grand prix. Baptisé du nom du photographe Gabor Szilasi, «ce prix devrait souligner la valeur exceptionnelle d'un artiste lié aux Rencontres», explique-t-il. Avec ou sans grand prix, personne ne doute plus de la valeur de ces Rencontres internationales de la photographie.

Le Devoir

Jean-François Nadeau s'est rendu en Gaspésie à l'invitation des Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie.



# Punctum arts visuels

La revue Web d'art sur le Québec



## Patrick Dionne et Miki Gingras

article par Paule Mackrous  
28 février 2013

Recommander 29  
Twitter 5

Des « chercheurs d'images », c'est ainsi que se définissent, entre autre, les photographes Patrick Dionne et Miki Gingras. Voyageant régulièrement entre le Québec et l'Amérique latine, ces artistes montréalais vont à la rencontre des gens pour nous offrir des visions du monde aussi riches que singulières.

Paule Mackrous

Ce qui me frappe, lorsque je regarde l'ensemble de vos projets photographiques, est ce désir de créer un rapprochement entre l'art et la société qui transite par une rencontre entre les artistes et un public participant. Parlez-moi un peu de cet aspect engagé de votre pratique.

Patrick Dionne et Miki Gingras

Encore aujourd'hui, trop de personnes pensent que l'art s'adresse à une élite, qu'il n'est pas accessible à tous. Nous croyons en la créativité de chacun, une créativité qui ne nous rejoint pas toujours, mais qui existe et qui prend différentes formes. Lorsque nous pensons à un projet, c'est que nous avons vécu ou entendu quelque chose qui éveille chez nous un questionnement. On en discute, on cherche, on s'interroge pour essayer de comprendre et, inévitablement, on trouve une réponse en mélangeant notre opinion avec celle des Autres. On a toujours eu de la difficulté avec la notion d'engagement, car pour nous c'est un passage obligé. Puisqu'on s'intéresse aux gens à travers les histoires qu'ils nous racontent, nous sommes automatiquement impliqués dans un

engagement de respect des rôles de chacun dans l'interprétation visuelle que l'on va créer. Les thèmes qu'on aborde sont porteurs d'engagements, mais, pour nous, il est primordial que cet engagement se retrouve aussi dans le processus de création de l'œuvre.

On a rarement décidé d'emblée de traiter d'un sujet, car c'est très souvent le destin qui l'a mis sur notre route. Notre travail fait partie de notre vie et notre vie se mêle à notre travail. Même en étant avec des amis ou avec la famille, on interprète les discussions et les situations comme si l'expérience de ce que l'on vivait à l'instant pouvait nous servir dans la création de nos projets. C'est plus fort que nous, ce sont en partie les Autres qui nous donnent nos principales inspirations.



Architectures nomades, 2011. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Paule Mackrous

Vos photographies ont un aspect fortement documentaire et critique. J'y vois là une posture bien singulière, presque celle de l'anthropologue effectuant un terrain d'étude. Ou'apprenez-vous ou que recherchez-vous à comprendre au fil de ces expériences artistiques?

Patrick Dionne et Miki Gingras

Il est facile d'analyser notre travail et de lui trouver un sens anthropologique, car notre intérêt pour l'Autre fait partie intégrante de notre vie de tous les jours, de notre personnalité, de notre questionnement. C'était inévitable qu'on nous pose l'étiquette ou qu'on nous compare à des anthropologues visuels, mais nous sommes des artistes qui aiment les gens, interprètent des histoires pour en créer de nouvelles. Nous sommes le filtre entre le terrain et la recherche scientifique, nous ne sommes pas scientifiques, mais émotifs ; on parle de ce qui nous touche, on l'interprète selon notre réflexion et notre esthétisme. Nous devenons des chercheurs : des chercheurs d'images qui présentent ou proposent des visions différentes sur des sujets humains.

Pour comprendre la société, il est important de s'intéresser à l'histoire et puisqu'on s'intéresse aux gens, on s'intéresse à leur histoire afin d'inventer un futur probable, par exemple, les murales que nous créons sont construites à partir du témoignage visuel que les gens nous font. Ils ont la générosité de nous donner ces témoignages avec la confiance qu'on fera quelque chose de respectueux et d'esthétique qui donnera une autre forme au témoignage qu'ils nous ont confié. Intégrer les gens dans le processus de création est un défi. On aime laisser le hasard et l'intuition nous amener vers autre chose. On aime le fait de ne pas tout contrôler et de jouer avec le destin.



Identité (détail), 2010 à ce jour. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Paule Mackrous

Pour plusieurs de vos projets, vous créez des studios de photographies temporaires à l'usage des citoyens de milieux défavorisés. Vous y donnez ensuite des ateliers de création. Cet aspect est fascinant dans la mesure où le rôle du photographe devient moins celui de prendre des photographies que celui d'un organisateur-éducateur permettant à tous de faire et d'exposer de la création photographique. Parlez-moi de ce rôle inusité du photographe?

Patrick Dionne et Miki Gingras

Nous avons souvent été associés aux milieux défavorisés, à des éducateurs, à des travailleurs sociaux ou à des travailleurs humanitaires. C'est probablement à cause de notre intérêt pour les problématiques sociales et la marginalité, qu'elles viennent de n'importe quel milieu, culture ou classe de la société. La plupart du temps, les gens qui participent sont les sujets du projet, leur participation est différente d'un projet à l'autre. Donner des ateliers devient une façon conventionnelle d'entrer en contact avec eux, on fait du troc de connaissances et d'expériences.

L'idée de réaliser des ateliers a germé après avoir rencontré un conférencier qui parlait de la situation des enfants travailleurs du Nicaragua. Nous avons gardé contact avec lui et durant cinq ans nous sommes allés au Nicaragua durant cinq mois par année pour réaliser le projet *Humanidad les enfants travailleurs du Nicaragua*. C'était pour nous une façon d'échanger avec eux. Ils nous amenaient dans des lieux qu'on n'aurait jamais découverts sans eux en échange de nos connaissances sur la photographie. On avait trouvé une façon personnelle de travailler, une façon qu'on croit équitable et respectueuse. Certains projets ont été réalisés avec ce modèle d'ateliers participatifs, mais dans d'autres projets, la participation des gens est à un autre niveau. Par exemple, pour le projet *Identité*, les gens doivent faire une réflexion sur leur identité et la traduire en action qu'ils présentent devant la caméra. Dans ce cas, c'est nous qui prenons la photo.

On génère le moment et on crée le dispositif par le biais de la relation qu'on a développée avec le sujet. Il peut devenir celui qui prend l'image, qui détermine l'instant décisif, il peut être l'acteur dans la photographie ou l'inspiration qui nous a permis de créer une image. L'important c'est que nous restons les concepteurs du dispositif qui a servi à la création de l'œuvre.





Identité (murale), 2010 à ce jour. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Paule Mackrous

*Escenario de Mujer y Memoria*, réalisé à San Pedro de Estape, est un projet qui me touche tout particulièrement. Vous avez demandé aux femmes d'une petite municipalité mexicaine de créer une image représentant leur situation actuelle en tant que femme. Quel rôle peut jouer la photographie pour le féminisme?

Patrick Dionne et Miki Gingras

Il est certain que l'image de la femme est trop souvent véhiculée comme un objet de désir dans les différents médias. Par ce projet, nous voulions aller à l'encontre de ce stéréotype et mettre en valeur le rôle de la femme dans un pays dont la culture machiste est encore très importante. Notre idée était de connaître et de faire connaître la vision de ces femmes sur leur féminité.

Ces femmes vivent une situation particulière, car plusieurs sont autochtones et vivent dans un village situé à deux heures de la capitale. Il y a une tradition qui implique que l'homme parte vers les États-Unis pour travailler et, par la suite, envoyer de l'argent à sa famille qui l'utilise pour vivre et pour construire la maison familiale. Elles deviennent des *supervivientes* qui s'entraident, travaillent au champ, construisent des maisons tout en s'occupant de leur famille. Nous avons voulu valoriser tous ces travaux qu'elles doivent exécuter seules. En plus de toutes leurs activités familiales, elles ont participé avec assiduité aux ateliers et ont présenté leur vision de leur féminité. C'est lors de la fête du village que nous avons créé un circuit dans les rues en installant leurs photos sur les murs de leur maison. Avec ce dispositif on a réalisé un portrait de quelques participantes, témoignage du processus et de notre rencontre avec elles.



Escenario de Mujer, 2010. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Paule Mackrous

Votre travail se fait principalement à Montréal et en Amérique Latine, pourquoi?

Patrick Dionne et Miki Gingras

Le Québec c'est la terre qui nous a vus naître, c'est notre histoire. Montréal c'est le lieu qu'on a

choisi pour vivre, on adore son côté multiculturel, ses quartiers et surtout sa culture latine qui tient bon, qui persiste et qui tend les bras à la diversité. L'Amérique latine est l'extension de nos origines. Nous nous identifions plus à la culture latine qu'à nos voisins anglo-saxons. Il y a aussi notre intérêt pour la culture autochtone, son histoire, ses traditions, son esthétisme et sa lutte constante pour conserver sa culture, ses langues et son autonomie. À travers nos voyages et nos projets, nous avons découvert des similitudes culturelles entre les pays d'Amérique latine qu'on a visités et le Québec.

Il y a aussi un concours de circonstances, car dès notre premier voyage, nous avons rencontré des gens qui s'intéressaient à ce que l'on faisait en photographie. Ces gens nous ont aidés, nous ont ouvert les bras et, depuis ce temps, on y fait des projets : c'est devenu notre deuxième chez nous!



Escenario de Mujer (2), 2010. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Paule Mackrous

Récemment, vous étiez en résidence au Centre Sagamie, à Alma. Sur quoi a porté votre travail?

Patrick Dionne et Miki Gingras

Nous avons travaillé sur l'élaboration d'une exposition qui va présenter le projet *Architectures Nomades* réalisé durant la résidence du CALQ en 2011 à Mexico. Notre recherche consistait à répertorier les postes de vente informels. Nous voulions mettre en valeur l'ingéniosité, le sens de la survie et la débrouillardise de ces architectes du quotidien. Ces architectures changent notre vision de la ville, elles créent un monde en mouvance par leur déplacement.

Paule Mackrous

Au fil des dernières années, on a pu observer une sorte de « boom » de mouvements sociaux un peu partout dans le monde. En même temps, de plus en plus d'artistes contemporains démontrent leur engagement envers une cause ou une autre. Qu'est-ce qui vous tient particulièrement à cœur pour le futur? Autrement dit, quels sont les projets à venir?



Humanidad (Los Niños Trabajadores de Tecuapetla), 2009-2008. Photo : Patrick Dionne et Miki Gingras

Patrick Dionne et Miki Gingras

Nous espérons que cette tendance va se maintenir, car les artistes, par leurs œuvres, peuvent transmettre leur engagement et ouvrir la porte à une réflexion axée sur les causes sociales à une

époque qui, malheureusement, prône l'individualisme.

Nous aimerions poursuivre le projet *Architectures Nomades* dans d'autres grandes villes du monde où le phénomène est moins répandu, mais se développe à cause du contexte économique mondial.

Il y a aussi *Identité Montréalaise*, un projet de murales photographiques que nous avons débuté en 2009 et que nous poursuivons depuis dans différents quartiers de la ville de Montréal. *Identité* est une recherche photographique réalisée sous forme d'un recensement visuel avec la participation des citoyennes, citoyens de différents secteurs de la ville de Montréal. C'est une étude sur les influences familiales, sociales et culturelles des gens qui habitent la ville. C'est un questionnement sur la dualité entre le conformisme que nous proposent les règles sociales et le besoin de s'identifier, de croire, d'être et de se raconter dans une société de plus en plus mondialisée et uniformisée.

Paule Mackrous

Un très grand merci!

Blogue des artistes : [patmiki.blogspot.ca/](http://patmiki.blogspot.ca/)  
Organisme culturel Diasol : [www.diasol.org/](http://www.diasol.org/)

#### Notice biographique

Depuis 1999, Patrick Dionne et Miki Gingras créent conjointement des œuvres photographiques qui explorent la relation de l'individu avec son milieu de vie à partir de réalités sociales. Les images sont manipulées afin de créer des univers subjectifs qui questionnent l'objectivité du documentaire. Entre 2011 et 2013, ils ont bénéficié de studios résidences au Québec et en Amérique Latine. Ils ont reçu le prix du 18<sup>e</sup> concours latino-américain de photographie en Colombie. Depuis 2009, ils réalisent des murales photographiques dans différents secteurs de la ville de Montréal. Ils ont de nombreuses expositions à leur actif au Canada et en Amérique latine. Patrick et Miki vivent et travaillent à Montréal.

\* Portrait de Paule Mackrous, Photo : Mélissa Maya Falkenberg

#### Autres articles

Recommander < 29  
Twitter < 5

Laissez un commentaire à vos amis sur Facebook

Ajouter un commentaire...

Commenter avec...

Patmiki DionneGingras · École de la rue  
Bonjour !Voici un article écrit par Paule Mackrous dans la revue web Punctum  
<http://www.punctum-qc.com/>

Punctum arts visuels - expositions - articles - vidéos et reportages - portfolios d'artistes - appels de dossiers - ressources

© Punctum arts visuels - Ce site a été réalisé par [www.pagede.com](http://www.pagede.com)





**Nicolas Baier**  
**Autoportrait**

Une œuvre sculpturale qui retient du photographique les notions d'empreinte et d'index et dont les formes, les surfaces et les matériaux renvoient à son contexte d'insertion. D'où cette notion d'autoportrait, un autoportrait objectif en quelque sorte, au sens où l'œuvre serait la représentation exacerbée de ce qui définit ce contexte: le travail de bureau et la modernité architecturale. Avec son écran de verre, son mobilier et ses appareils *high-tech* aux reflets démultipliés, l'œuvre matérialise les valeurs fonctionnelles et symboliques du lieu.

A sculptural work that retains from the photographic the notions of imprint and index and whose forms, surfaces, and materials refer to the context of its integration – whence the notion of self-portrait, an objective self-portrait in a sense, in that the work is an intensified representation of how its context is defined: office work and architectural modernity. With its glass casing, its furniture, and its high-tech devices with multiplied reflections, the work materializes the functional and symbolic values of the site.

avec un essai de / with an essay by Sylvain Campeau

## ART PUBLIC / PUBLIC ART

Un dossier thématique sur l'art public autour des travaux de Nicolas Baier, de Dominique Auerbacher, de Patrick Dionne et Miki Gingras et qui traite des enjeux de l'affirmation communautaire dans l'espace public et de la révélation, ou de la contestation, de ses usages et de ses régulations. Entre le portrait collectif, l'autoportrait «objectif» et l'anti-esthétique urbaine...

A thematic section on public art featuring the works of Nicolas Baier, Dominique Auerbacher, and Patrick Dionne and Miki Gingras, highlighting the issues of community affirmation in the public space and the revelation, or contestation, of its customs and regulations. Somewhere between group portrait, "objective" self-portrait, and urban anti-aesthetic...

**Dominique Auerbacher**  
**Scratches**

Ces travaux qui traitent d'un certain art public ont le mérite de se positionner à l'exact opposé d'un art du graffiti qui serait transposé en galerie ou circonscrit dans un espace urbain désigné par les autorités. Comment rendre compte d'une activité artistique amateur qui s'approprie ainsi la ville de façon sauvage en se jouant du design urbain, si ce n'est en prenant en compte son contexte d'inscription initial et en mettant ainsi en lumière les prescriptions qui définissent l'usage de l'espace public?

These works, which highlight a certain kind of public art, have the merit of being situated in diametrical opposition to graffiti art that would be simply transposed into the gallery or contained in an urban space designated by the authorities. How do we take account of an amateur art activity that wildly appropriates the city by defying urban design, if not by recognizing its initial context of inscription and thus shedding light on the prescriptions that define the use of the public space?

avec un essai de / with an essay by Emmanuel Hermange

**Patrick Dionne et Miki Gingras**  
**Identité Centre-Sud**

Une pratique de l'image qui se fait l'instrument d'une affirmation communautaire, fondée sur le partage des savoirs et l'offre d'une expérience esthétique active. Une grande fresque de portraits individuels (presque des autoportraits), qui met en scène les personnalités, les engagements, les valeurs et les combats des habitants d'un quartier défavorisé. Ce portrait collectif, présenté en format monumental sur la façade de la Maison de la culture du quartier, devient ainsi une véritable intervention dans la «sphère publique».

An image-based practice intended to be the instrument of a community affirmation, based on sharing knowledge and offering an active aesthetic experience. A large fresco composed of individual portraits (almost self-portraits), featuring personalities, involvements, values, and struggles of inhabitants of a disadvantaged neighbourhood. This group portrait is presented in a monumental format on the façade of the neighbourhood's cultural centre, thus becoming an intervention in the "public sphere."

avec un essai de / with an essay by Pierre Rannou





PATRICK DIONNE ET MIKI GINGRAS

## Au-delà d'un quartier, une collectivité

PIERRE RANNOU

Tout en mettant sur pied l'organisme Diasol en 2002 et le collectif de production mexico-québécois FuralDFoco en 2007, Patrick Dionne et Miki Gingras, qui travaillent en duo depuis 1999, réalisent des projets photographiques aussi bien au Nicaragua et au Mexique qu'au Québec. Loin de la figure des chasseurs d'images et des grands reporters, ils apparaissent plutôt comme des pédagogues de l'image photographique. Leurs interventions visent autant la documentation du monde contemporain que l'enseignement des rudiments de la photographie. Ainsi, si certains projets du duo, comme *Humanidad* et *Mémoire*, s'articulent autour de la formation de sténographes, à qui on montre aussi bien la fabrication d'appareils de fortune que la prise de vue, afin qu'ils documentent leurs milieux de vie, d'autres donnent plutôt l'occasion à Dionne et Gingras de produire des portraits marqués par leur intérêt pour les questions politiques, sociales et culturelles. En 2009, ils se sont donc lancés dans un immense chantier visant à mettre en question la figure des différents quartiers de la ville de Montréal. Intitulé *Identité*, le projet a pris naissance au cœur de Montréal-Nord, avant de se transporter du côté de Notre-Dame-de-Grâce, puis de Côte-des-Neiges. Deux ans plus tard, les deux photographes se tournaient vers le quartier Centre-Sud.

Dans chacun des quartiers, les deux photographes ont voulu produire un portrait collectif sous forme de fresque. Dans Centre-Sud, 350 citoyens ont répondu à l'invitation et été mis à contribution pour la construction de l'image, alors qu'on leur déléguait la responsabilité de choisir aussi bien la pose que les accessoires avec lesquels ils voulaient être représentés. Au-delà de la simple possibilité donnée aux participants de se mettre en valeur, car il est évident que Dionne et Gingras ont pris le parti de photographier des individus et non une masse anonyme, il s'agissait de leur faire réaliser qu'ils allaient ainsi se dévoiler, en rendant visible ce qui les constitue en propre, mais aussi révéler leur relation aux autres habitants de ce coin de la ville. Certains ont opté pour une mise en scène

Depuis 1999, Patrick Dionne et Miki Gingras ont créé conjointement des œuvres photographiques qui présentent des réalités sociales. Ils réalisent leurs projets au Québec et en Amérique latine. Ils ont reçu un prix à Medellín, Colombie pour *Humanidad*, les enfants travailleurs du Nicaragua lors du 18<sup>e</sup> Concours latino-américain de photographie. Depuis 2009, ils réalisent des murales photographiques sur le thème de l'identité avec la population dans différents secteurs de la ville de Montréal. Ils ont de nombreuses expositions à leur actif au Québec, au Canada et en Amérique latine. Patrick Dionne et Miki Gingras vivent et travaillent à Montréal. patmiki.blogspot.ca

Since 1999, Patrick Dionne and Miki Gingras have been jointly creating photographic works that present social realities. They execute their projects in Quebec and Latin America. They received an award in Medellín, Colombia, for *Humanidad*, les enfants travailleurs du Nicaragua during the 18th Latin American Photo Competition. Since 2009, they have been making photographic murals on the theme of identity with residents of different areas of Montreal. They have had many exhibitions in Quebec, Canada, and Latin America. They live and work in Montreal. patmiki.blogspot.ca

individuelle, mettant en avant leur passion pour les sports, comme Mario (vélo), Josué et Maxim (hockey), Okeya et Mahjabin (soccer), Tariq (karaté) ou Kelly, Alpha et Rimsky (basketball), ou leur amour de la création, comme Anne (courte-pointe), Nicole (broderie), Pierre (peinture), Laurent (design), Robert (danse) ou Jeanne (musique et chant). D'autres ont plutôt choisi le modèle du portrait collectif, comme les participants de l'Atelier des lettres qui apparaissent lisant leur ouvrage littéraire ou encore les gens du Marché solidaire Frontenac et des Rencontres Cuisines, qui se montrent déguisés en aliments. Il n'est d'ailleurs pas anodin que Dionne et Gingras aient décidé d'inclure dans la fresque une séance du conseil d'administration de DIASOL. Plus qu'un simple clin d'œil, ce morceau de fresque peut indiquer qu'ils ne font pas

genre, comme Oscar Gustav Rejlander et Henry Peach Robinson, pensèrent rivaliser ainsi avec les peintres. D'autres, comme le Montréalais William Notman, considéraient plutôt la technique comme une façon simple et efficace de réaliser les commandes de portraits de groupe. Contrairement à leurs prédécesseurs historiques, les deux photographes ne déterminent pas la composition de l'ensemble et n'en dressent aucune esquisse *a priori*. Il importe d'ailleurs de signaler que le portrait collectif du quartier Centre-Sud ne s'articule pas sur un décor unique. Il s'agissait plutôt de traduire ses différentes facettes et de mettre en lumière le grand dynamisme des organismes du quartier (Comité social Centre-Sud, Comité logement Ville-Marie, Écomusée du fier monde), tout en y intégrant son histoire (les usines de l'ancien Faubourg

Dans chacun des quartiers, les deux photographes ont voulu produire un portrait collectif sous forme de fresque. Dans Centre-Sud, 350 citoyens ont répondu à l'invitation et été mis à contribution pour la construction de l'image, alors qu'on leur déléguait la responsabilité de choisir aussi bien la pose que les accessoires avec lesquels ils voulaient être représentés.

que recevoir passivement les propositions, mais qu'ils s'impliquent directement en considérant l'ensemble des suggestions qui leur sont soumises.

Peu étonnant dès lors de constater qu'ils aient choisi de renouer avec l'esprit des photographies composites, fort populaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour réaliser les portraits photographiques de groupe. À l'origine, c'est la longueur du temps d'exposition pour la prise de vue qui amena les photographes à adopter cette pratique, afin de diminuer les risques de flou occasionnés par les sujets bougeant lors de la réalisation du cliché. Le procédé, assez simple, consistait à effectuer un portrait individuel que l'on découpait consciencieusement avant de le joindre à d'autres portraits individuels sur un fond peint ou photographié selon les cas. Certains des maîtres du

à mélasse, la grève des pompiers d'octobre 1974) et les grandes institutions qui y sont établies (la tour de Radio-Canada, le clocher de l'UQAM). En analysant la disposition de chacun de ces éléments dans la fresque, on peut en déduire que les photographes laissent entendre que malgré leur importance, les grandes institutions ne jouent qu'un rôle marginal dans la vie réelle du quartier : elles sont regroupées en bordure de l'image, contrairement aux organismes placés vers le centre de la composition.

En renouant avec l'idée d'une image composite, Dionne et Gingras nous obligent aussi à prendre conscience du caractère construit de notre identité collective, qui, à l'instar de la réalisation de l'œuvre, est une aventure pleine de riches rencontres humaines. Ainsi, en déployant leur studio improvisé pour la

réalisation des portraits dans les locaux du Comité social Centre-Sud, Dionne et Gingras ont choisi un lieu à la fois symbolique et essentiel, puisqu'il constitue un véritable carrefour pour de nombreux résidents du coin et un des pôles importants de la vie du quartier. De même, le choix d'en exposer le résultat dans le hall de la maison de la culture Frontenac est aussi très judicieux, car il marque le désir de reprendre l'espace public, de l'occuper, et de rappeler le rôle que ces gens jouent dans la vitalité de ce coin de la ville. Collée à même les fenêtres du grand hall, la fresque photographique, extrêmement lumineuse, n'est pas sans rappeler les immenses placards qu'utilisent les publicitaires pour attirer notre œil. Ici, l'éclat n'est pas mis au service d'une marchandise dont il faut mousser les ventes, mais sert à magnifier les gens, à leur donner une sorte de caractère héroïque. À cet égard, la mise en représentation des participants de Sentier urbain et de l'écoquartier Sainte-Marie leur donne des allures de résistants et de protecteurs de l'environnement. De même, la section de l'œuvre consacrée aux femmes militantes du quartier, représentées avec leur banderole, leur porte-voix et soutenant le pont Jacques-Cartier va bien au-delà de la simple figuration. D'ailleurs, leur rapprochement avec les manifestants du printemps érable peut apparaître comme un commentaire politique fort de la part des photographes.

En ce sens, j'aime à penser que le recours par deux fois à des petites scènes tirées d'œuvres de Diego Rivera indique la vision avec laquelle Dionne et Gingras voudraient que l'on scrute leur travail. Au-delà du simple recensement visuel des habitants du secteur, le portrait collectif est une invitation à prendre le temps de se voir vivre ensemble, de comprendre ce qui lie les gens qui bien souvent ne prennent plus le temps de se percevoir comme une collectivité. En discutant avec les participants, Dionne et Gingras activent moins une mémoire des lieux qu'un projet, une vision se construisant au jour le jour. À lire les récits, les mots ou les explications des gens qui ont pris la pose, on saisit encore un peu plus ce qu'ils perçoivent d'eux-mêmes, de leurs valeurs et de leurs cultures<sup>1</sup>. Loin de l'habituel recours à l'esthétique du « storytelling », le dispositif déployé par les photographes redonne toute la place aux participants, leur cède complètement le rôle d'identifier la collectivité. Voilà pourquoi il me semble que Dionne et Gingras apportent un tout nouveau sens à la notion de photographie humaniste.

1 À consulter sur le blog : projetidentite2012.blogspot.ca

Critique et historien de l'art, **Pierre Rannou** agit à titre de commissaire d'exposition. Il a publié quelques essais, participé à des ouvrages collectifs, rédigé plusieurs opuscules d'exposition et collaboré à différentes revues. Il enseigne au département de cinéma et communication et au département d'histoire de l'art du collège Édouard-Montpetit.



# À CHACUN SON IDENTITÉ

ANNE MICHÈLE C.-VERMETTE

Pour célébrer le 40<sup>e</sup> anniversaire du Comité social centre-sud, un organisme d'éducation populaire, une grande fresque photographique recouvre toutes les fenêtres du hall d'entrée de la maison de la culture Frontenac. Les artistes montréalais Patrick Dionne et Miki Gingras ont fait appel aux gens du quartier afin de créer cette œuvre à caractère culturel et social, empreinte d'humanité.

Les œuvres de Patrick et Miki prennent vie grâce à la collaboration des gens. Leur travail s'inscrit dans une démarche d'anthropologie visuelle. S'intéressant à l'humain, ils placent la communauté qui les entoure au cœur de leurs projets artistiques. Après avoir été exposée à Montréal-Nord, Côte-des-Neiges et Notre-Dame-de-Grâce, une nouvelle fresque de la série *Identité* a été créée dans le quartier centre-sud de Montréal.

S'inspirant de Diego Rivera, célèbre muraliste mexicain, la murale est composée de plusieurs photographies individuelles des citoyens du quartier. «On a demandé à chaque personne de réfléchir sur son identité et de nous en présenter un fragment, de prendre une pose qui les représente. Puis ils écrivaient un mot ou une phrase qui parlait de cette identité et on a fait des liens pour obtenir une belle unité», raconte Patrick tout en se servant une tasse de thé fumant. La fresque colorée comporte des centaines d'images de citoyens, assemblées en un tout cohérent.

Pour Patrick et Miki, la richesse de Montréal se caractérise par une multiethnicité qui les inspire et qui, au fil des ans, a apporté des couleurs différentes à la ville. Des images d'archives sont intégrées à la murale, comme celles d'anciennes usines industrielles du quartier ainsi que des photos d'événements ayant marqué les derniers mois, tels que les manifestations du Printemps Écarlate. «On veut faire le pont entre l'artiste et la communauté. On veut faire participer les gens à la démarche de création d'une œuvre», explique Miki. L'éducation par l'art est une valeur importante pour ces deux artistes montréalais.

## SNOWBIRDS PARTICULIERS

Patrick et Miki vivent à un rythme plutôt marginal. Contrairement aux *snowbirds* québécois, ils partent presque chaque printemps pour une durée de quatre à cinq mois en Amérique centrale, à bord de leur *winnebago* qui change de couleur au rythme des voyages et de leur imagination. «C'est comme être dans une bulle, on est sur la route, on appartient à personne», affirme Miki d'un ton empreint de sérénité. Ce mode de vie nomade leur permet d'alimenter leur créativité dans un contexte différent. «On vit vraiment au jour le jour. Au fil de notre voyage, on rencontre des gens qui nous ressemblent, qui ont les mêmes affinités et qui nous

apportent quelque chose de nouveau selon leur culture», ajoute-t-elle. Ils ont choisi l'Amérique centrale parce que pour eux, ce coin du monde représente leurs racines latines que seul le Québec peut se targuer d'avoir, étant bordé de frontières anglophones.

De terre en terre, parcourant les chemins peu fréquentés par les touristes du Mexique, du Nicaragua et du Costa Rica, ce couple d'artistes a collaboré avec des personnes rencontrées sur leur passage en les intégrant à leur création. Ils ont travaillé plusieurs années à l'élaboration d'*Humanidad*, un recueil qui a pris la forme d'un cahier de voyage rempli de photos prises par les jeunes à qui ils ont enseigné la photographie. Cet enseignement se caractérise par un procédé photographique plutôt particulier : l'emploi du sténopé, papier photosensible inséré dans une boîte, qui imprime une image grâce aux rayons de



PHOTO : VÉRONIQUE LEBLANC

LE COUPLE D'ARTISTES MIKI GINGRAS ET PATRICK DIONNE, RENCONTRÉS À LEUR DOMICILE, A RÉALISÉ LA MURALE DU COMITÉ SOCIAL CENTRE-SUD AVEC LA PARTICIPATION DES CITOYENS DU QUARTIER.



PHOTOS : PATRICK DIONNE ET MIKI GINGRAS

On veut faire le pont entre l'artiste et la communauté. On veut faire participer les gens à la démarche de création d'une œuvre.

- Miki Gingras, coréalisatrice de la fresque

«On n'a pas de projet fixe cette année. Ça va être difficile de ne pas partir ce printemps», confie Miki et Patrick. Le couple d'artistes a plusieurs projets en tête pour les années à venir. Parmi ceux-ci, une recherche sur la signification et l'importance des photos de couples pour les personnes âgées. Ces photos racontent une histoire et leur désir est de les retransmettre. Ils aimeraient également éditer un livre regroupant plusieurs photos tirées de leurs archives avec un fil conducteur. Le projet rassembleur qu'est *Identité* pourrait également se retrouver dans d'autres quartiers de Montréal dans les prochaines années. Une chose est sûre : l'immobilisme n'est pas une option pour ces deux nomades! ●





La Voix Pop &gt; Culture

# Récits du Sud-Ouest



André Desroches

Publié le 05 décembre 2013



Récits du Sud-Ouest – Culture – La Voix Pop

2014-01-22 09:28



© (Photo Noëlle Garnier)

Patrick Dionne et Miki Gingras devant leur photomontage que l'on peut admirer à la bibliothèque Marie-Uguay.

Après Montréal-Nord, Côte-des-Neiges, le Centre-Sud et Notre-Dame-de-Grâce, c'est au tour de l'arrondissement du Sud-Ouest d'accueillir une œuvre des photographes Miki Gingras et Patrick Dionne.

Leur photomontage de grand format intitulé *Récits du Sud-Ouest* peut être admiré à la bibliothèque Marie-Uguay.

Il s'agit de leur 5e murale du genre à Montréal. Jusqu'à maintenant, plus de 4000 personnes ont défilé devant leur objectif pour ces réalisations.

Tout a commencé en 2009 à Montréal-Nord avec un projet de médiation culturelle mené avec les élèves à l'école secondaire Henri-

Bourassa, explique Miki Gingras. «On s'est demandé ce qu'on pouvait faire pour montrer le dynamisme du quartier», dit-elle. «Nous avons proposé une murale photographique.»

En a résulté «un photomontage un peu à la Diego Rivera», note Patrick Dionne. Le travail du célèbre muraliste mexicain influence les deux photographes, qui oeuvrent la moitié de l'année en Amérique latine.

La murale *Récits du Sud-Ouest* porte bien son nom. Riche, touffue, grouillante, elle offre à notre œil une multitude de personnes qui vaquent à diverses occupations; autant de tranches de vie, de petites histoires, de récits.

Les photographes ont essentiellement travaillé dans la Petite-Bourgogne. Ils ont obtenu la collaboration, entre autres, des Scientifines, de l'Atelier 850, de l'organisme Amitié soleil ainsi que celle du Café Citoyen et du Marché Citoyen, signale Miki Gingras. «La Petite-Bourgogne a été très dynamique», confie-t-elle.

Comme ce fut le cas pour les quatre murales précédentes, leur démarche en a été une de longue haleine. Rien à voir donc avec des clichés volés à la façon de Cartier-Bresson. La première prise de contact a eu lieu en avril dernier. Les photographes se donnent du temps pour nouer des liens avec les citoyens. «On donne la liberté aux gens de prendre le temps qu'il faut pour se faire prendre en photo», précise Patrick Dionne. «Les gens ont leur mot à dire, souligne-t-il. On leur donne la parole. On travaille avec les gens qui nous invitent, qui sont intéressés.»

S'il n'en tenait qu'aux deux photographes – tout est une question de financement –, ils réaliseraient une pareille murale dans tous les quartiers de la ville. «On voit ça comme des archives, comme une façon de garder des archives du quartier, des gens», mentionne Patrick Dionne.

## Nomination

Notons que leur murale *Identité Centre-Sud*, que l'on peut voir à la maison de la culture Frontenac, figure parmi les dix finalistes au titre d'Oeuvre de l'année à Montréal, toutes disciplines confondues, qui sera décerné par le Conseil des arts et des lettres du Québec.

*La bibliothèque Marie-Uguay est située au 6052, boul. Monk.*



PAT & MIKI @ frontenac

« IDENTITÉ »

à partir du 14 sept | starts Sept 14  
vernissage 14 sept 17h00 | Sept 14 ~ 5:00PM

Maison de la culture Frontenac



Patrick Dionne et Miki Gingras, *Identité Centre-Sud* (détail), 2011-2012

En 2011 et 2012, 350 citoyens du quartier Centre-Sud se sont présentés au studio de Patrick Dionne et Miki Gingras pour laisser un fragment de leur identité personnelle ou collective. C'est à partir de leurs textes, de leurs histoires personnelles et d'événements historiques que les artistes ont créé un immense photomontage dans les fenêtres du hall d'entrée de la maison de la culture Frontenac.

Le contact des artistes avec la population, les prises de vue en studio et le découpage brut des images pour en faire un collage subjectif et pictural nous rappellent les premiers photomontages ou photos composites où les images étaient découpées et collées. Dans une société mondialisée et uniformisée, l'être humain cherche à s'identifier et à se démarquer. Patrick et Miki sont intéressés par cette dualité entre le conformisme que nous proposent les règles sociales et le besoin de s'identifier, de croire, d'être et de se raconter.

## Un pont artistique entre les jeunes du Collège Français et ceux du Nicaragua

Raphaël Lopoukhine

En février et mars derniers, l'étonnante et touchante exposition des artistes québécois Miki Gingras et Patrick Dionne, *Humanidad*, à la Galerie Glendon proposait un travail collectif réalisé avec des enfants nicaraguayens qui vivent dans des conditions matérielles précaires. Une exposition qui a inspiré Jeanne-Elyse Renaud, à reprendre cette même démarche, mais en y associant les jeunes du Collège français. Un projet réalisé par Chantal Leblanc, éducatrice en art, et Isabelle Turcotte, enseignante en art visuel à l'école secondaire torontoise.

Inspirés par le thème et la technique de l'exposition *Humanidad*, 34 étudiants de 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> année du Collège français ont fabriqué, individuellement, leur propre « caméra obscure » (en latin « chambre noire »). Il s'agit du processus même de la photographie. L'impression, dans une boîte noire (en l'occurrence une boîte de conserve) d'une image, sur un papier spécial. Le résultat était retouché à l'aide d'un logiciel moderne, mais la démarche restait bel et bien originelle.

Le résultat, intitulé *L'école s'expose* est présentée jusqu'au 14 mai à la Galerie Glendon. Les lignes sont épurées, les flous poétiques. Les préoccupations des adolescents sont



Au bout des rails de Sophie O'Neil Latulippe

traitées, mais également leurs réactions face au spectacle de la misère de jeunes gens de leur âge. Leur culpabilité, leur pitié, et leur admiration. Et plus intéressant, on remarque une remise en cause de la société dans laquelle ils évoluent et de ses valeurs : la consommation à outrance, l'argent qui dévore, la profusion, l'abondance. Et une question essentielle qui transparaît dans ces clichés et les textes d'explication : dans cet océan d'individualisme, « où est passé l'amour ? »

Pour Chantal Leblanc, qui a accompagné ces jeunes dans leur projet, « ils se sont confrontés, certains pour la première fois, à la différence

de niveau de vie avec d'autres jeunes, ainsi qu'à leur situation de privilégiés. Ça les a fait réfléchir. »

Thalia Stefanik raconte ainsi sa photo : « C'est une œuvre très personnelle. J'y ai mis mes émotions, une partie de moi-même, pour parler du passage à l'âge adulte. J'ai utilisé mon ami Thomas Mungall comme modèle, et j'ai superposé deux photos différentes dans un flou qui symbolise le passage. »

Après la découverte des enfants d'*Humanidad*, la découverte et la redécouverte de ces adolescents torontois, de ce qu'ils vivent et de ce qu'ils pensent. Et c'est loin d'être moins instructif.



Cheminement d'Alex Rempe



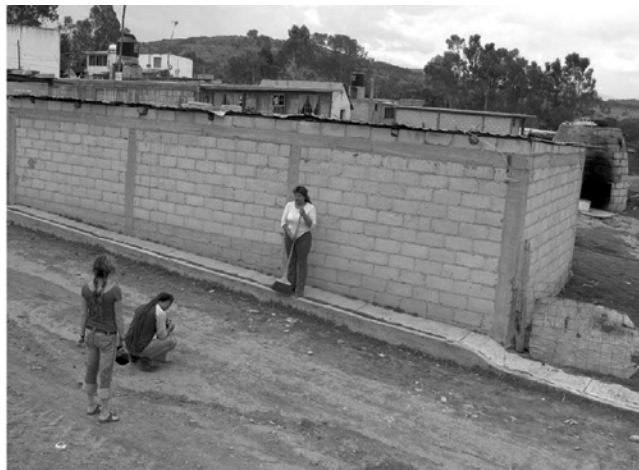
Isabelle Turcotte, Chantal Leblanc et Jeanne Élyse Renaud devant les caméras obscures

Depuis 1999, Miki Gingras et Patrick Dionne créent conjointement des œuvres photographiques liées aux problématiques politiques, sociales et culturelles.

En 2012, ils ont reçu une bourse de création du Conseil des arts du Canada (CAC) ainsi que le premier prix du 18<sup>e</sup> concours Latino Americano de photographie documentaire à Medellin en Colombie. En 2011, ils ont été en résidence au Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) à Mexico. De 2004 à 2008, ils ont réalisé *Humanidad*, Les enfants travailleurs au Mexique, au Guatemala et au Nicaragua. En 2009, ils ont débuté leur projet de murale photographique *Identité* dans le secteur Montréal-Nord, ils ont été appuyés par le programme Libre comme l'art du Conseil des arts de la Ville de Montréal. Depuis, ils poursuivent ce projet dans plusieurs secteurs de la Ville de Montréal avec l'aide du programme Montréalais d'Action Culturelle.

Leurs projets ont été exposés tant au Canada qu'en Amérique Latine.





## L'auto-document et la socialité retrouvée

SYLVAIN CAMPEAU

Miki Gingras et Patrick Dionne travaillent depuis plusieurs années à des projets photographiques d'envergure favorisant un rapprochement de l'artiste avec la société. En 2002, ils ont fondé Diasol, un organisme culturel dont l'objectif est l'utilisation des arts photographiques comme moyen d'intervention auprès des jeunes et des personnes marginalisées. Les projets *Investigation* (2005), *Vision poétique* (2006) et *Partages culturels* (2008), respectivement réalisés avec de jeunes adolescents, des vendeurs du journal *L'Itinéraire* et des jeunes de Montréal-Nord, étaient ainsi basés sur l'apprentissage du sténopé et le traitement de thématiques sociales. Plus récemment, le projet *Identité* débouchait sur la création d'une immense fresque murale à partir de portraits de la communauté. Trois murales ont été produites jusqu'à présent, à Montréal-Nord, à Notre-Dame-de-Grâce et à Côte-des-Neiges ; une quatrième est en préparation dans le Centre Sud.

Mais tous ces projets ne furent pas tous accomplis à Montréal. Des semblables expériences ont été menées en Amérique latine entre 2004 et 2008.

*Humanidad* fut ainsi une première importante. Au Nicaragua, Miki Gingras et Patrick Dionne ont organisé des ateliers de création avec les enfants travailleurs du pays. Ils étaient assistés et soutenus par l'INPRHU-PANT et Dos Generaciones, organismes nicaraguayens œuvrant pour le droit à l'éducation, à la santé et au divertissement pour les enfants travailleurs des différents marchés et du dépôt La Chureka, à Managua. À l'aide de caméras sténopés faites avec des objets recyclés, les jeunes ont appris la technique photographique et produit des images de leur environnement. Le résultat final a connu un succès intéressant, les images étant montrées dans

de nombreuses expositions. Malgré tout, il a semblé aux artistes que le contexte dans lequel étaient réalisées les images aurait pu être, d'une manière ou d'une autre, présenté de façon plus concrète au lieu de faire partie d'une sorte de hors-image et de hors-scène, le tout devant être commenté de vive voix ou encore accompagné de cartels explicatifs.

*Escenarios de Mujer* a permis de trouver une solution à ce problème. Le projet consiste toujours à fournir un encadrement et une formation minimale à un groupe particulier de personnes. Il s'agit cette fois des femmes de San Pedro Ecatepec, municipalité d'Atlangatepec, communauté de l'État de Tlaxcala, à proximité de la frontière américaine et, par conséquent, quelque peu désertée par les hommes, partis chercher fortune chez l'Oncle Sam. Au gré de discussions et de rencontres, il sera convenu que ces femmes choisiront de créer une image qui leur semble représentative de leur état de femmes. Elles seront évidemment aidées, pour ce faire, par Gingras et Dionne, au rythme de rencontres tenues deux fois par semaine. Travaillant avec des caméras sténopés réalisées avec des boîtes de conserve, elles ont produit des images, souvent à l'exposition plutôt longue dont elles ont choisi les paramètres. Puis, ces images ont été développées dans une chambre noire rudimentaire installée dans le village. Par la suite, les images sélectionnées ont été agrandies sur des toiles, grâce à un procédé qui leur donne une coloration magenta, assez vieillotte. Puis, lors de la fête du village, les images ont été exposées sur les murs des maisons où vivent leurs auteures et un plan a été distribué à tous de manière à pouvoir compléter le circuit de l'exposition. Par la suite, Miki Gingras et Patrick Dionne ont pris des photos numériques de celle-ci, particulièrement des

Depuis 1999, Miki Gingras et Patrick Dionne créent conjointement des œuvres photographiques qui s'intéressent aux problématiques politiques, sociales et culturelles. En 2002, ils ont fondé l'organisme Diasol dont le mandat est le développement et la diffusion de projets de création favorisant l'engagement de l'artiste envers la société. Ils réalisent essentiellement ces projets en collaboration avec la population tant au Canada qu'en Amérique latine. Leur réalisation phare est *Humanidad, les enfants travailleurs du Nicaragua*. En 2007, à Mexico, ils ont fondé le collectif *FueraDfoco* en collaboration avec deux artistes mexicains. Ils ont bénéficié du Studio-résidence du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) au Mexique en 2011. Miki Gingras et Patrick Dionne vivent à Montréal. [potmiki.blogspot.com](http://potmiki.blogspot.com)

Since 1999, Miki Gingras and Patrick Dionne have jointly created photographic works that focus on political, social, and cultural issues. In 2002, they founded Diasol, an organization whose mandate is development dissemination and dissemination of creative projects that encourage artists' engagement with society. Most of their projects involve collaboration with local populations, in both Canada and Latin America. Their best-known work is *Humanidad, les enfants travailleurs du Nicaragua*. In 2007, they founded the *FueraDfoco* collective in Mexico City, in collaboration with two Mexican artists. They received a grant from the Conseil des arts et des lettres du Québec for a studio-residency in Mexico in 2011. Gingras and Dionne live in Montreal. [potmiki.blogspot.com](http://potmiki.blogspot.com)

images retenues et exposées. Ainsi sont-ils arrivés à parachever le travail de documentation et d'information sur les modalités de la démarche des femmes.

Or, qu'en est-il de cette démarche ? Que pourrait-on dire ? Une première chose apparaît d'emblée et cela, c'est le dialogue singulier que cette manière de faire entame avec le genre du documentaire. Car, certes, nous avons là des documents bien qu'ils puissent être décrits comme des auto-documents avec assistance. En effet, le savoir-faire dont ils procèdent est un savoir-faire transmis, sinon quelque peu emprunté, l'intervention des photographes-mentors étant essentielle à leur création. En plus, le photo-documentaire trouve sa raison d'être dans la transmission d'informations sur un état du monde ; peu importe que cette transmission se fasse sous le mode d'une pure illustration ou qu'elle entretienne avec la *doxa* un rapport plus dénonciateur. Dans le cadre de la démarche ici exposée, il s'agit davantage, dans la

et comme reconquête. Elles vont opérer comme des marqueurs de soi, comme une expérience de conscience de soi par l'image, d'affichage de ce qu'elles se voient être. Il y a là une connaissance comme une reconnaissance. Dans cette fierté d'être et ce rêve d'être vu dans ce qui paraît le portrait de soi le plus distinctif. De même, en faisant le trajet tracé sur le plan, allant de maison en maison, les spectateurs se verront à travers ces lieux connus et évoqueront l'étrangeté familière de celles qui se livrèrent à l'expérience de se créer une image et de se créer en image.

Ainsi en va-t-il de ces auto-documents dont l'arrangement définitif devient exercice de socialité partagée et d'éveil au fait que la communauté fait les individus qui la composent au moins autant que ceux-ci la font dans le liant social dont la photographie est ici devenu le symbole opérant.

Évidemment, on pourrait m'objecter que cette pratique de l'image de soi, de l'autoportrait, n'est

Une première chose apparaît d'emblée et cela, c'est le dialogue singulier que cette manière de faire entame avec le genre du documentaire. Car, certes, nous avons là des documents bien qu'ils puissent être décrits comme des auto-documents avec assistance.

prise d'images de ces femmes, d'une sorte de révélation et de formation. Car, enfin, l'image provient d'un désir d'illustration de soi à soi, dépend de l'introduction de deux personnages-mentors dans leur monde. Et c'est là un autre facteur à élucider ! Le photo-documentariste ne se veut pas intrusif. Dans l'acception la plus naïve qu'on ait pu historiquement en avoir, on le voulait non invasif, pur témoin dont la présence sur les lieux de la scène ne devait pas être influente. On sait aujourd'hui que c'est là pure utopie ! Miki Gingras et Patrick Dionne décident de provoquer et de suivre ce que la prise d'images peut avoir de contraignant et de formateur. Ils assument pleinement le pouvoir que reprendre la photographie est le fait de se soumettre à son empire. Qui se voit peut mieux se connaître ! Et qui choisit quelle image de lui ou d'elle il ou elle va créer et mettre en avant vit une sorte de stade du miroir éveillé. En créant son image, en la contrôlant, il ou elle se recrée en quelque sorte.

Les images que Miki Gingras et Patrick Dionne créent au final et ramènent de cette formation vers l'image de soi montrent bien une expérience de socialité vécue. Elles en rapportent, entre autres, le moment fort, l'instance finale : l'exposition. C'est à partir de ce qui lui est proposé de cette action socio-communautaire et culturelle que le spectateur est conduit à prendre connaissance de ce qui fut vécu là. Il a là les documents de ce que fut cette expérience. Il assiste à un travail de mise au jour relationnelle et voit aussi dans ces images les différentes étapes qui ont mené à la fin de l'expérience : formation, prise de vues, choix, discussions.

Mais l'essentiel n'est pas là, dans ce moment qui referme la boucle. Il est dans l'exposition qui est l'aboutissement du travail de ces femmes, tel qu'il leur fut proposé par Gingras et Dionne. Là, dans ce village qui est le leur, devant ces gens qui sont leurs proches et qu'elles connaissent depuis toujours, les images vont témoigner d'une singularité proclamée

pas nouvelle et qu'il apparaît un peu vain de la classer désormais dans le registre d'une nouvelle catégorie, dite de l'auto-document. Déjà l'autoportrait a été pratiqué par des artistes en quête d'introspection, certes comme le sont ces femmes qu'ont recrutées Gingras et Dionne, mais dans le secret et l'intimité de leur univers personnel et de leur démarche artistique, sans invitation aucune ni formation. Ils y sont venus d'eux-mêmes ! Cela n'est pas le cas des femmes de San Pedro Ecatepec, qui ont été incitées à pareille pratique. Elles ont répondu à une invitation de socialité créative. Ce qui nous amène à naviguer dans les eaux de l'esthétique relationnelle.

On trouvera, dès les premières pages du livre de Nicolas Bourriaud<sup>1</sup>, des extraits inspirants auxquels on pense inmanquablement ramener les travaux du tandem Gingras-Dionne. L'art est « un état de rencontre »<sup>2</sup> ; il prend « pour horizon théorique la sphère des interactions humaines et son contexte social »<sup>3</sup> ; il fait « *tenir ensemble* des moments de subjectivité liés à des expériences singulières »<sup>4</sup> et partagées, évidemment, mais surtout favorise « une culture de l'interactivité qui pose la transitivité de l'objet culturel comme un fait accompli »<sup>5</sup>, proposant l'œuvre d'art comme « point sur une ligne »<sup>6</sup> représentant l'expérience de socialité vécue.

1 Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Paris, les Presses du Réel, collection « Documents sur l'art », 2001, 125 p. 2 *Ibid.*, p. 18. 3 *Ibid.*, p. 14. 4 *Ibid.*, p. 20. 5 *Ibid.*, p. 25. 6 *Ibid.*, p. 21.

Sylvain Campeau a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes (Ciel variable, ETC, Photovision et Papal Alpha). Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai *Chambre obscure : photographie et installation et de quatre recueils de poésie*.



NEI

Get income today to prepare for tomorrow  
NEI Conservative Yield Portfolio

CULTURE / ARTS VISUELS

## 400 enfants de la rue devenus photographes à la Galerie Glendon

Le Sud s'expose au Nord



Annik Chalifour  
22 février 2011 à 12h13

La Galerie Glendon propose une rétrospective des photographies grand format du couple d'artistes photographes québécois Miki Gingras et Patrick Dionne, intitulée *Humanidad - les enfants travailleurs*, jusqu'au 24 mars. L'exposition illustre l'exploitation économique des enfants travailleurs en Amérique latine, dans un corpus d'œuvres photographiques créées et remodelées par le biais de dispositifs numériques. Un ouvrage exceptionnel, où les enfants de la rue, devenus à la fois sujets des photographies et photographes, ont emprunté une démarche artistique intuitive par l'entremise de caméras obscura.

*Humanidad* est un projet artistique qui a été initié en 2004, à la suite d'une réflexion des deux artistes sur la perception des gens face à leur milieu de vie et aux conséquences de la mondialisation sur celui-ci.

Ils ont parcouru le Mexique, le Guatemala et le Nicaragua, vivant dans une camionnette, installant des chambres noires de fortune et enregistrant les images qui sont à la base de cette exposition.

En Amérique latine, beaucoup d'enfants doivent travailler pour assurer la survie économique et alimentaire de leur famille. La situation très complexe de ces jeunes, liée à un contexte économique et politique perturbé, forme le thème central de l'œuvre sociale des deux photographes.

### Choix politique et esthétique

Miki Gingras et Patrick Dionne ont ainsi observé, lors de leurs multiples voyages par la route, depuis Montréal jusqu'au Nicaragua, les occupations journalières de ces enfants pour la survie dans les espaces délabrés, les décharges publiques et dans les marchés de victuailles et de volailles.

Au cours de leurs périple, les artistes ont fait appel à 400 jeunes à qui ils ont fait découvrir le pouvoir des images de la chambre noire: «Intégrer les jeunes travailleurs ou jeunes de la rue est un choix politique et esthétique», affirmait Patrick lors du vernissage, mardi 15 février.

«Cette exposition est le fruit d'une recherche artistique contemporaine qui se veut le témoignage de notre engagement politique à l'égard de la réalité néfaste du travail des enfants sud-américains, qui dérive d'inégalités économiques.»

### Anthropologues visuels

Outre une trentaine de grandes photographies exclusives, l'exposition inclut une vidéo, dont les images inédites prises au cours des cinq années de randonnée des deux photographes à travers le Nicaragua, sont accompagnées par de courtes phrases écrites par les jeunes enfants travailleurs sur leur situation et leur vision de la vie.

Depuis 12 ans, Miki Gingras et Patrick Dionne créent des œuvres et montages photographiques qui interrogent les problématiques politiques, sociales et culturelles de la mondialisation économique et de ses répercussions souvent dévastatrices sur le milieu de vie des individus.

«Comme des anthropologues visuels, nous explorons la relation de l'individu avec son milieu de vie. Ces problématiques sont abordées visuellement à partir d'une réflexion plastique et esthétique basée sur une exploration de la lumière et du temps», d'expliquer Miki.

Le couple a comme éthique de travail de mettre en commun leurs idéaux et savoir-faire respectifs. «L'acte créateur devient un échange, car en intégrant le sujet à la création, cela offre l'opportunité à une collectivité de prendre la parole. Et pour nous les artistes de prendre part à leur intimité, d'être les témoins privilégiés de leur réalité et de leurs rêves», a réitéré Patrick.

La participation du sujet peut se manifester de différentes façons comme par des mises en scène, des témoignages ou par la prise d'images. Les thèmes s'imposent d'eux-mêmes en vertu de la relation que les artistes établissent avec les sujets.

### Au gré de l'intuition

Ils utilisent différents types d'appareils, du sténopé au numérique en mettant de côté la technologie propre à l'appareil photographique pour laisser place à l'intuition, au hasard et à l'accident.

Par la suite, ils sélectionnent des images afin de créer une allégorie à partir de la thématique et de l'expérience qu'ils ont vécue lors de la prise de vue. Cette sélection est retravaillée et manipulée en utilisant les différentes possibilités de l'informatique.

Le résultat photographique étonnant devient une œuvre dont ils sont les seuls à connaître le passage entre ce qu'ils ont vécu et comment ils l'ont interprété et divulgué. Une exposition à voir absolument!



Partager cet article

## STÉNOPÉS EN QUÊTE D'IDENTITÉS

Deux artistes font de la camera obscura un outil de valorisation sociale

Envoyer à un ami



Inauguration de la murale photographique *Identité* à la Maison culturelle de Montréal-Nord.

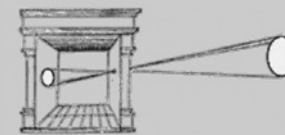
Depuis plus de 10 ans, les artistes Miki Gingras et Patrick Dionne initient des gens aux principes de la camera obscura et œuvrent à la création de projets photographiques d'envergure sociale et culturelle avec l'organisme qu'ils ont fondé, Diasol. Leur plus récente réalisation, la fresque photographique *Identité*, résulte d'un ensemble d'activités et de réflexions sur le thème de l'identité à l'école secondaire Henri-Bourassa, dans Montréal-Nord, un quartier fortement multiethnique.

**camera obscura.** Basés à Montréal, avec l'organisme qu'ils ont fondé pour appuyer leur action, Diasol, ils ont réalisé nombre d'ateliers et de projets artistiques avec des clientèles marginalisées, des jeunes et des adultes en situation de difficultés scolaires ou familiales, en détresse psychologique ou en réinsertion sociale.



Leur plus récente réalisation, une fresque photographique intitulée *Identité*, dévoilée en avril 2010 à la Maison culturelle de Montréal-Nord, découle d'une résidence de création des artistes à l'école secondaire Henri-Bourassa, avec le soutien du programme Libres comme l'art\*. Composée de plus de sept cent clichés réalisés avec les élèves et la participation active des professeurs et du personnel de l'école, la fresque met en scène les jeunes tels qu'ils ont souhaité se présenter, au terme d'un ensemble d'activités et de réflexions sur le thème de l'identité.

Le programme Libres comme l'art, initié par le Conseil des arts de Montréal, souhaite favoriser la réussite scolaire des jeunes de la région montréalaise au contact de créateurs professionnels. Proposés par les artistes, les projets de création doivent s'étaler sur une période suffisamment longue pour qu'un lien de confiance se construise avec les jeunes.



### La camera obscura et le sténopé

L'expression *camera obscura* désigne une chambre obscure, en latin. Elle désigne aussi un dispositif optique à l'origine de la photographie. Si on laisse un petit trou dans la paroi d'une boîte ou d'une chambre noire, la lumière s'y infiltre et reproduit à l'intérieur ce qui est à l'extérieur. Un support photosensible placé à l'intérieur permet de capter l'image projetée. Le terme sténopé désigne spécifiquement le petit trou mais on l'utilise couramment pour désigner à la fois l'appareil et l'épreuve photographique réalisée avec une *camera obscura*.

Miki Gingras et Patrick Dionne ont déjà réalisé divers projets photographiques de courte durée à l'école secondaire Henri-Bourassa, autour de la *camera obscura*. Avec Libres comme l'art et *Identité*, ils avaient cette fois-ci l'occasion de poursuivre leur travail d'exploration et de réaliser un projet collectif nécessitant une collaboration à plus long terme, avec plus spécifiquement les élèves en cheminement particulier. Sous la responsabilité des titulaires Johanne Renaud et Maryse Maréchal, les classes 216 et 217 accueillent au total près de 25 élèves de 14-15 ans qui affrontent un blocage scolaire, pour diverses raisons, dans le programme régulier.



De g. à d. : Patrick Dionne, les professeurs et titulaires Johanne Renaud et Maryse Maréchal, et Miki Gingras.

Le projet *Identité* démarre en novembre 2009. Du côté des artistes, on expérimente afin de transformer en sténopés des appareils photos numériques, un atout qui s'avérera précieux pour la suite du projet. Les professeurs intègrent de leur côté le thème de l'identité dans le programme éducatif, les jeunes doivent y réfléchir, écrire des textes en français et en anglais, les lire à haute voix et s'en inspirer en arts plastiques.

Au cours d'éthique et culture religieuse, on leur présente un film\*\* d'Arnaud Bouquet qui documente le travail des artistes au Nicaragua. Entre 2004 et 2008, Miki Gingras et Patrick Dionne ont sillonné ce pays et œuvré auprès d'enfants travailleurs qui survivent de petits métiers. Avec des sténopés fabriqués à l'aide de boîtes de conserve, ces jeunes ont photographié leurs amis, leur milieu de vie, près des marchés, à la sortie des autobus, dans les dépotoirs... Ce travail s'inscrit dans le cadre plus vaste du projet *Humanidad*, de Diasol, qui regroupe un ensemble d'activités d'éducation, d'échange interculturel, de sensibilisation, d'écoute ou de création artistique en lien

avec l'Amérique latine. Les élèves apprennent ainsi à connaître les artistes et les enjeux internationaux soulignés par



Le programme s'enchaîne ensuite avec des ateliers permettant de « faire l'expérience de la *camera obscura* ». Les élèves travailleront eux aussi avec des boîtes de conserve, ils entreront dans une *camera obscura* de grand format installée sur le terrain de l'école – une chambre noire portable que les artistes ont fabriqué pour leurs projets –, ils découvriront la collection de vieux « Brownie » de Kodak, que les artistes ont transformés en sténopés, ainsi que la magie du développement en chambre noire.



**Diasol et Humanidad : une perspective internationale**

Le projet Humanidad a donné lieu à de nombreuses expositions. Les photos qu'on y retrouve sont des impressions numériques réalisées à partir d'images imparfaites, spécifiques à la *camera obscura* et aux outils rudimentaires que les artistes utilisent. Le caractère documentaire d'*Humanidad* réside dans le récit de la démarche plutôt que dans les photographies qui en résultent. Ces dernières en font l'évocation plus qu'elles n'en rendent compte. Le flou, la distorsion, les zones d'ombre ou d'éclat et le hasard engendrés par la nature même du processus de la *camera obscura* ajoutent à cette distanciation.



« Brownie » de la compagnie Kodak, adapté en sténopé. Cet appareil emblématique a contribué à l'émergence de la photographie grand public.

**Un projet mobilisateur qui s'ouvre à toute l'école**



L'école avait réservé une pièce où les artistes ont installé un studio rudimentaire avec un grand tissu vert comme fond d'écran.

psychologue en position d'écoute, le professeur d'histoire avec ses artefacts, la professeur d'arts plastiques à son chevalet, le concierge avec le chariot et son balai.



Identité (détail). « En tant qu'artistes, on est peut-être les pinceaux mais les enfants sont nos couleurs. C'est à partir de ce qu'ils créent que nous réalisons une œuvre qui traduit leur message. » Patrick Dionne et Miki Gingras

Le processus de prises de vues génère beaucoup de questionnements de part et d'autre, autant chez les jeunes qui doivent décider comment s'affirmer que chez les adultes qui souhaitent illustrer la position qu'ils occupent dans l'école. Entre autres choses, les symboles religieux font sourcilier ainsi que les limites inhérentes à l'affirmation de son identité dans l'enceinte d'une école, régie par des règlements.

**Création de la fresque : un photomontage de 700 photos**



En reconnaissance, les élèves des classes de cheminement particulier ont remis aux artistes un livre de témoignages qui en dit long sur l'impact de cette collaboration pour l'estime des jeunes...

Pour la troisième phase du projet, les artistes ont travaillé en atelier au découpage numérique des clichés et à leur intégration dans une fresque illustrant ces quelques mois d'intense activité, de réflexions, de témoignages (Voir la fresque). Au terme de ce processus, quatre impressions photographiques de grand format forment une fresque de 2 x 4 mètres qui sera installée de façon permanente à l'école. « Nous travaillons très fort pour créer le lien d'appartenance », a dit le directeur Jean-François Bouchard lors de l'inauguration de la fresque, soulignant aussi à quel point il s'estime fier de son école, du personnel et des élèves.

Dix jours plus tard, Miki Gingras et Patrick Dionne reprenaient la route du sud vers la ville de Mexico, auprès du collectif de vidéastes Planeta Caos, qui œuvre auprès de jeunes de la rue. Ils descendaient ensuite jusqu'au Chiapas pour de nouvelles aventures à l'aune mystérieuse de la *camera obscura*.

Texte : Michel Lefebvre

juin 2010

© Culture pour tous 2009

Accueil > Arts visuels > Miki Gingras et Patrick Dionne : Planches-contact

Miki Gingras et Patrick Dionne  
Planches-contact

4 MARS 2010



par NICOLAS MAVRIKAKIS

Commentaire

Recommander 0

Tweeter 0

+1 0

Recommander

Miki Gingras, Patrick Dionne - Planches-contact

+ SUR LA FICHE ...

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit?

Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrît?

[...]

extrait de *Melancholia*, de Victor Hugo

Dans les médias, pour faire la manchette, il faut un événement spectaculaire. La misère "ordinaire", celle qui grignote lentement les êtres humains qu'elle enserre, elle, n'a que peu de place dans les journaux, à la radio ou à la télé. Déjà on tasse la catastrophe d'Haïti, ses sans-abris et ses handicapés plus communs.

À une époque où même la photo de reportage a perdu beaucoup d'espace (en particulier dans les revues), les artistes **Miki Gingras** et **Patrick Dionne** ont néanmoins décidé d'utiliser leur talent photographique pour entrer en contact avec les délaissés de la prospérité des pays du Nord et de la mondialisation. Mais ils n'ont pas fait que prendre des clichés d'enfants travailleurs au Nicaragua, traitant ainsi de l'"enfance dérobée à ces êtres". Durant cinq ans, cinq mois chaque année, ils ont côtoyé ces enfants et ont appris à plusieurs d'entre eux comment faire de la photo. Le résultat est une expo très touchante où toutes ces images et expériences se rencontrent. Certains de ces gamins sont cireurs de chaussures, d'autres vendeurs de légumes, de pain ou de bonbons dans la rue, souvent itinérants, parfois installés sur des stands de fortune, d'autres encore casseurs de pierres, employés à la fabrication de briques, travailleurs dans les champs... Il y a aussi ceux qui fouillent dans les décharges publiques et qui, comme nous le dit de texte de présentation, "vivent" dans ces dépotoirs et "respirent la décomposition des déchets".

Avons-nous vraiment progressé depuis le 19e siècle, époque où Victor Hugo dénonçait le "travail [...] qui produit la richesse en créant la misère, qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil"? Nous avons tout simplement exporté notre capitalisme amoral ailleurs, loin de chez nous, pour moins avoir la pauvreté sous les yeux. Délicatesse du regard de l'homme occidental! J'entends souvent mes contemporains se plaindre de trop voir d'horreurs et de misères aux nouvelles... Voilà une expo qui n'est pas pour ceux-là.

Une poignante vidéo de **Stéphane Dionne** accompagne cette présentation.

À voir si vous aimez /  
Benoît Aquin et Paul-Antoine Pichard

★★★★★

INFOLETTRES

Courriel

S'inscrire



EN ONDES

**Michel C. Auger**  
EN SEMAINE 11 H

ÉCOUTEZ POUR VOIR

AUJOURD'HUI

**Marie-Louise Arsenault**  
EN SEMAINE 13 H

**95.1 FM**  
PREMIÈRE CHAÎNE

EN ONDES

**Michel C. Auger**  
EN SEMAINE 11 H



# Humanidad: les enfants travailleurs du Nicaragua, un monde à découvrir



> Yvan Fortin  
fortin@transcontinental.ca

**E**n ayant recours à l'un des plus anciens procédés photographiques, les artistes, Miki Gingras et Patrick Dionne ont permis à des enfants nicaraguayens de faire des photos de leur mode de vie et de leur entourage. En visitant *Humanidad: les enfants travailleurs du Nicaragua*, les Nord-Montréalais pourront découvrir les scènes de vie que ces jeunes ont croqué avec une simple boîte de conserve percée d'un petit trou en guise d'objectif.

Les œuvres de ces jeunes seront présentées dans la salle d'exposition de la Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord jusqu'au 23 décembre. La série d'images, créées par les enfants avec des caméras artisanales, illustre leur vision du travail, de la famille, de la communauté et de la culture de ce pays.

Ce projet a été réalisé à partir de 2005, en collaboration avec plus de 500 jeunes d'Amérique latine. Pour Miki Gingras et Patrick Dionne, deux artistes aux grandes préoccupations humanitaires, le thème des enfants travailleurs s'est imposé de lui-même. Au Nicaragua, plus de 50 % de la population est d'âge mineur et se doit de travailler.

C'est avec une grande chaleur humaine que les deux artistes parlent de leur expérience avec les jeunes de ce pays d'Amérique. « Nous avons travaillé en collaboration avec des organisations locales qui oeuvraient avec des enfants travailleurs. Plusieurs d'entre eux ont commencé à travailler à l'âge de 6 ans », explique M. Dionne. Celui-ci ajoute que ces

garçons et ces filles mettent l'accent sur l'importance de leur travail et sur leur fierté d'appuyer leur famille.

« Nous avons vu la détresse des jeunes qui vivaient dans les dépotoirs mais ces enfants nous disaient qu'ils avaient un travail et, qu'eux, ne qu'étaient pas! », confie Mme Gingras. Les deux artistes mentionnent que ces jeunes, malgré des conditions de vie difficiles, les ont rapidement intégrés à leur milieu et à leur quotidien. Ces enfants ont pris un grand plaisir au projet de photographies artisanales.

« Ces jeunes ont des préoccupations qui sont les mêmes que ceux d'ici. Ils affichent la même fierté que l'on retrouve chez les adolescents du monde entier », ajoute Mme Gingras.

Dans la foulée de ce projet, un livre d'art a été réalisé. Les visiteurs de l'exposition pourront le consulter sur place ou avoir des informations sur comment se le procurer.

## Un projet à Montréal-Nord

Mentionnons que Miki Gingras et Patrick Dionne sont aussi les fondateurs de DIASOL. Cet organisme humanitaire utilise des arts photographiques comme un moyen d'intervention auprès des personnes marginalisées, des jeunes et des adultes en difficultés scolaires, familiales, en détresse psychologique ou en réinsertion sociale. Par le biais des arts et d'échanges culturels, les interventions visent à initier et à sensibiliser les jeunes à différentes cultures et réalités sociales. Le but des activités de création proposées est de développer l'entraide et le travail d'équipe, d'accroître la confiance et l'estime de soi.



Patrick Dionne et Miki Gingras sont deux artistes qui ont mis leur passion de la photo au service des jeunes d'Amérique latine et d'ici. C'est avec joie qu'ils invitent les résidents de l'arrondissement à visiter

*Humanidad: les enfants travailleurs du Nicaragua.* (Photo: Martin Alarie) (Photo: Moya)

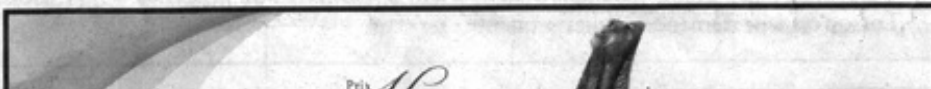
Un projet nommé « Passages culturels » a été mis sur pied en collaboration avec l'enseignante Josée St-Arnaud, de l'école secondaire Henri-Bourassa. Deux groupes de cette école utiliseront le même procédé photographique que les adolescents nicaraguayens.

Les deux groupes scolaires pourront compter sur les conseils des deux artistes dans le cadre de ce projet de médiation culturelle dans lequel les participants pourront montrer leur vision de la diversité culturelle et de la valorisation des différences.

Leurs photos feront l'objet d'une exposition qui aura lieu autour de la semaine de relâche hivernale.

Il est possible d'en savoir plus sur la mission de DIASOL et les divers projets réalisés tant ici qu'en Amérique latine en visitant [www.diasol.org](http://www.diasol.org).

*Humanidad : les enfants travailleurs du Nicaragua, à la salle d'exposition de la Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord (12004, Rolland), du mardi au vendredi, de 12 h à 19 h, et les samedi et dimanche, de 10 h à 17 h.*





## CULTURE

Théâtre jeunes publics

## Pour la suite du monde

Après une absence d'une dizaine d'années, le merveilleux et difficile *Salvador* de Suzanne Lebeau revient nous hanter

MICHEL BÉLAIR

Ain Grégoire et son équipe ont tenu à ce que *Salvador* amorcé la 25<sup>e</sup> saison de la Maison Théâtre: c'est un choix audacieux, il faut le souligner. *Salvador* n'est pas une pièce facile, bien au contraire, comme le rappelle son auteure, Suzanne Lebeau. C'est plutôt une déchirante mise en scène de la fracture, de la frontière qui se creuse sans cesse entre le Nord et le Sud.

Nous sommes en début de semaine dans un petit café sympathique, rue Ontario Est et, il faut le dire, la dramaturge — dont le plus récent texte sur les enfants soldats (*Le bruit des os qui craquent*) sera créé ici au Théâtre d'Aujourd'hui, en mars, puis lu, en juin, à la Comédie-Française — semble sous le choc. Elle a même l'air plutôt dévastée, Suzanne Lebeau...

Nous sommes là à peine depuis cinq minutes que la voilà qui «craque» à sa façon en avouant l'horreur qui l'envahit — et qu'elle arrive visiblement très mal à cacher — devant le projet de loi de Stephen Harper ciblant les enfants criminels à compter de 14 ans.

## Dire la fierté

C'est que notre dramaturge est très concernée par les enfants. Depuis 1974, elle a écrit plus de 25 pièces et a travaillé avec eux dans des ateliers un peu partout dans le monde, en Amérique du Sud et au Mexique, surtout.

Elle est de ceux qui croient que les enfants du monde savent fort bien ce qui se passe autour d'eux, qu'ils ne vivent pas tous dans des bulles aseptisées — «comme si c'était possible!» — et qu'ils connaissent déjà sur la vie des choses n'ayant absolument rien à voir avec «les histoires pour enfants»... Dans son texte sur les enfants soldats, par exemple (et tout comme dans la vraie vie d'ailleurs), on saisit vite que ce sont toujours des adultes qui, d'une façon ou d'une autre, mettent des armes dans les mains des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Depuis 1974, Suzanne Lebeau a écrit plus de 25 pièces et a travaillé avec les enfants dans des ateliers un peu partout dans le monde, en Amérique du Sud et au Mexique, surtout.

nies, on le sait — a jouée plus de 200 fois sur tous les continents, ou presque. Traduite en espagnol, en anglais et ensuite en une multitude de langues, l'œuvre de Suzanne Le-

Mais revenons plutôt à *Salvador* et à Suzanne Lebeau. Suzanne Lebeau qui travaille souvent à partir d'ateliers, on l'a dit, aussi bien dans les écoles, à Saint-Lambert

la dignité des enfants de là-bas qu'elle a écrit *Salvador* pour les enfants du Nord.

Comme elle le souligne avec justesse, la pièce est encore plus

actuelle maintenant, avec ce lubre vent de droite qui menace de nous submerger tous, que lors de la création en 1994...

## La voie de l'empathie

La tristesse et la rage ne l'ont pas vraiment quittée, c'est visible. Pourquoi s'étonner d'ailleurs de voir les artistes être touchés par la réalité ou plus sensibles à certaines causes qu'à d'autres? Comme si leur œuvre même ne défendait pas une cause: celle de la possibilité de rêver pour construire ensuite. Celle de l'importance de l'imaginaire pour la survie... un peu comme dans *Salvador* qui est une sorte de condensé de la vie des enfants et des familles du Sud où la pauvreté et l'absence de tout n'empêchent pas la fierté de fleurir. Chez Suzanne Lebeau, tout est lié. Tous les mots sont pesés. Rationnés parfois, comme en période de famine. Éclaboussants, ailleurs, portés par le torrent de la vie ordinaire...

Voilà qu'elle explique que *Salvador* est la conséquence directe du temps qu'elle a passé en Amérique du Sud avec la tournée de *Une lune entre deux maisons* et que rien de tout cela n'aurait été possible avec l'actuelle approche des conservateurs. Ni l'incroyable succès de *Une lune...* jouée plus de 1000 fois à l'échelle de la planète; ni l'existence du Carrousel qui vit d'abord et avant tout de la tournée internationale de ses spectacles...

Nous soupçons ensemble, puis revenons à des choses pas vraiment plus concrètes mais, disons, différentes. Nous parlons des mots, de leur poids aussi. De la relève en jeunes publics qui l'enthousiasme. Puis de l'écriture, un sujet qui la branche toujours aussi passionnément. Suzanne Lebeau est du genre à écrire lentement, confie-t-elle. Elle fait le geste des mains en racontant qu'elle met beaucoup de temps à gratter, à déterrer presque le sens de quelques mots puis de quelques phrases comme si elle cherchait un fil souterrain qui les relierait tous. *Salva-*

## Camera obscura

## HUMANIDAD

Écomusée du fier monde  
2050, rue Amherst, Montréal  
Jusqu'au 14 mai 2006

JEAN-FRANÇOIS  
NADEAU

À l'heure de la photo numérique, Patrick Dionne et Miki Gingras réalisent plutôt des clichés à partir de boîtes de conserve transformées

en camera obscura. Ces deux photographes ont abandonné depuis longtemps leurs Leica pour offrir leur savoir à des enfants d'Amérique du Sud forcés de travailler pour survivre. Aux enfants, ils donnent la possibilité de devenir photographe et de saisir sous un angle nouveau le monde qui est le leur. Les caméras ne sont que de simples boîtes de fer blanc. Sur le côté, on pratique un petit trou. De cet orifice viendra la lumière qui influencera un papier pho-

tosensible déposé au fond de la boîte. Il s'agit alors d'apprendre à manier ce dispositif fragile pour produire des clichés qui, au développement, se révèlent parfois prodigieux. Tout apparaît doux dans le rendu de ces photos dont les thèmes sont pourtant très durs. L'infini du paysage n'est jamais bridé par les limites focales d'un objectif moderne. Cela permet de suggérer, dans des tonalités de gris plus ou moins diffuses, la profondeur de douleur de tout un univers.

Le Devoir

## Humanidad

Avec la nouvelle exposition de l'Écomusée du fier monde, la photographie devient un outil de lutte contre l'uniformisation des cultures. *Humanidad, les enfants travailleurs du Nicaragua* présente de nombreuses photographies prises au moyen d'appareils photo fabriqués à partir d'objets recyclés, permettant ainsi de jeter un regard nouveau sur la réalité quotidienne de jeunes travailleurs du Nicaragua. Tous les week-ends de 10h30 à 17h ainsi que le mercredi de 11h à 20h et les jeudi et vendredi de 9h30 à 16h. Ce projet est réalisé par Patrick Dionne et Miki Gingras, fondateurs de DIASOL. [www.ecomusee.qc.ca](http://www.ecomusee.qc.ca).

Laurence Clavel

dor a surgi comme ça.

«Quand je travaille, j'aime bien m'immerger dans l'empathie; je plonge dans le monde de mes personnages, mon point de vue à moi n'est pas important. Ce qui est important, c'est le rapport entre les gens. L'authenticité et l'intensité du rapport entre les gens que je mets en scène et avec les gens qui viennent voir le spectacle. C'est cela qui fait, par exemple, que *Salvador* a pu être perçu en Iran comme un acte de résistance appuyant la cause des femmes. Et peut-être que ça explique aussi pourquoi on dit souvent que j'en mets trop dans mes pièces... Mais je suis comme cela, mes pièces me ressemblent aussi en ce sens-là.»

Pourtant, tout compte fait, elle avoue que *Salvador* est déjà très loin derrière elle, surtout qu'elle vient de traiter du difficile sujet des enfants soldats avec *Le bruit des os qui craquent*... «Mais j'ai très hâte de revoir la production pour savoir

Dans la vraie vie, *Salvador* retournera ou dans ses valises ou dans ses caisses à l'entrepôt du Carrousel. Ce qui, d'une façon ou d'une autre, vous laisse quand même un peu de temps pour le voir ou le revoir à la Maison Théâtre jusqu'au 12 octobre. Surtout que l'on ne fait jamais les choses à moitié dans le plus grand centre de diffusion en jeunes publics et que l'on en a profité pour demander à Gervais Gauthier de s'occuper d'une exposition des photos de Patrick Dionne et Miki Gingras qui porte le titre de *Humanidad: les enfants travailleurs du Nicaragua*. L'accès à cette saisissante exposition est gratuit. Et puis, comme le dit Suzanne Lebeau: «On laisse d'abord venir les gens, puis on laissera venir les choses...»

Le Devoir



## Humanidad



### Comme des cailloux dans les chaussures...

Pascale Gauthier-Dionne  
gpasgale@hotmail.com

« Qui es-tu sans le regard de l'autre? » Cette phrase réflexive fut au départ le thème d'une recherche photographique que Miki Gingras et Patrick Dionne ont effectuée en commun il y a environ 8 ans, et dont l'exposition résultante, Dialogue Soliloque, a inspiré le nom de l'organisme qu'ils ont ensuite fondé : DIASOL. Cet organisme leur permet entre autres de collecter quelques fonds pour que survive leur grand projet : Humanidad. À bord de leur Westfalia, le couple d'artistes parcourt l'Amérique latine avec leur atelier photographique ambulant. Par l'entremise d'organismes communautaires locaux, ils forment des groupes de jeunes dont nous pouvons croire l'avenir assombri par la fatalité de leur milieu. Ces jeunes sont amenés à capter des images de leur réalité, avec une caméra qu'ils ont eux-mêmes fabriquée. Caméra qui, dans une première vie, n'était qu'une boîte de conserve. Avec sa propension à abattre les cloisons sociales et à susciter le regard sur certaines réalités ignorées ou voilées de préjugés, Humanidad ne cesse d'interroger ce « regard de l'autre ».

### Des regards et des humains

Dernièrement à Montréal, l'exposition du photographe Paul Antoine Pichard a attiré l'attention des médias de façon temporaire, mais appuyée, sur les « habitants-travailleurs » de « villages-dépotoirs » de nombreux pays. Portant en leur tête et leur cœur une expérience personnelle sur des terrains similaires, ayant eux aussi fréquenté les hommes et les femmes qui travaillent et vivent avec ce que le reste de la société rejette, et ayant travaillé avec leurs enfants, Miki et Patrick posent un regard lucide sur le travail de ce photographe français.

« Le texte qui accompagne les photos illustre la dignité que ces gens ont, comment eux se perçoivent entre eux

autres... Il illustre que la misère que nous on peut voir à travers la photo, à travers leur situation, eux autres sont peut-être passés outre », comprend Patrick.

Paul-Antoine livre un travail soigné, d'une clarté et d'un rendu esthétique qu'il s'est d'ailleurs vu reproché parfois, comme s'il en travestissait le sujet.

« [...] Il y a de la dignité aussi à travers cet esthétisme de l'image. Ça nous amène à un autre niveau de réflexion. Des images crues, des images de déchets, de monde qui vivent dans la misère la plus profonde tous les jours, dans tous les médias de masse tu en vois, tu sais, et ça ne fait plus aucun effet à personne. Le traiter d'une façon un peu plus esthétique amène les gens à un autre niveau de réflexion », répond Patrick, avant d'évoquer la curieuse ressemblance d'un cliché en particulier avec le tableau « Les Travailleurs des Champs » du peintre Jean-François Millet (1814-1875). « Écoute, c'est nos champs des années du futur! C'est nos champs à nous!! C'est des grosses poubelles!! »

« À ce rythme là, on va se ramasser tous à l'intérieur de ça, là! », renchérit Miki.

Les photographies en noir et blanc du projet Humanidad portent les marques particulières du procédé au sténopé de ces caméras artisanales, avec des flous, des déformations qui atténuent l'environnement capté dans une esthétique picturale, une poésie émotive, bref un langage différent de Pichard, mais ayant toujours l'être humain comme intérêt commun.

### Démarche... artistique?

Dernièrement, Miki et Patrick se sont vu refuser une subvention gouvernementale, refus s'appuyant sur l'argument ultime d'une absence de réelle démarche artistique en leur projet photographique.

« Si on tient au statut d'artiste, c'est que toute cette initiative-là est partie de notre démarche artistique, [...] avec un souci d'implication sociale [...], ou le

petit côté qu'on veut que ça serve à quelque chose... », explique Patrick Dionne.

« On est entrain de traverser les Amériques, de vous montrer le regard, la position des jeunes qui vont être les adultes de demain, leur culture... on parle de mondialisation, on parle d'uniformisation des peuples [...]. Moi j'appelle ça une performance : tu pars de chez vous, tu pars dans un truck, parce que tu veux comprendre, tu veux être encore plus présent dans leur vie, tu ne t'appropries pas leur culture, tu leur demandes de te la montrer! Tu veux la partager avec les gens du Nord, parce que vous autres vous n'avez pas la chance d'y avoir accès! Si c'est pas une démarche artistique ça! », affirme Miki, avec émotion et conviction.

M - « Les enfants sont conscients qu'ils sont en train de monter un documentaire, et que ce documentaire-là va être présenté dans le nord, et qu'après il sera présenté chez-eux. »

Paul Antoine Pichard a un jour parlé de son rôle de photographe comme de celui d'un caillou dans une chaussure : là pour agacer, rappelant à son hôte la présence de quelque chose de désagréable, qu'on peut faire mine d'ignorer, mais qui agace tout de même. Sur ces paroles, Patrick Dionne ajoute : « [...] mais nous, je te dirais qu'en plus, ce qu'on veut c'est que le petit caillou dans ton soulier, avant qu'il arrive là, il a servi aussi à quelque chose [là d'où il vient]... ».

Qu'il soit appelé objet d'art par « l'institution artistique » ou non, le caillou peut néanmoins demeurer ce petit intrus qui dérange. Il en faudra encore de ces cailloux.

### À voir:

**Humanidad** – Les enfants travailleurs du Nicaragua  
Jusqu'au 4 mars  
Maison de la Culture Frontenac,  
2550 rue Ontario Est

**Mines d'ordures** –  
Paul Antoine Pichard  
Jusqu'au 10 mars  
TOHU (Cité des Arts et du Cirque),  
2345 Jarry Est  
www.tohu.ca



# Humanidad L'art utile au service de la subjectivité des cultures

François Tremblay  
direction@lorange.org

Comment une canne recyclée, quelques produits chimiques, du papier photo et beaucoup de volonté peuvent-ils aider à briser les barrières culturelles séparant le Nord et le Sud?

Patrick Dionne et Miki Gingras travaillaient déjà avec les milieux marginalisés il y a six ans. Au hasard d'un voyage au Mexique à la frontière États-Unien, les artistes rencontrent un passeur d'immigrant illégaux vivant dans un bidonville qui recycle tout et rien. D'un coup, l'idée de la *camera obscura* faite d'objets recyclés apparaît et les bases du projet Diasol sont jetées. Ces deux irréductibles alter mondialistes voyageant en Westfalia ont amené leur atelier de production photo du Mexique au Nicaragua en passant par la zone 18 du Guatemala.

Avec des caméras «self-made» ils permettent aux jeunes d'Amérique du Sud de photographier leur réalité. Pour développer le travail ils installent sur place une chambre noire de

fortune qu'ils laisseront entre les mains d'un responsable local qui perpétuera le projet. «Nous cherchons à pousser la subjectivité au maximum» explique Patrick Dionne, co-fondateur de Diasol. Au Nicaragua, 50% de la population a moins de 18 ans... trente ans de guerre ça use. Les enfants sont le support financier de la famille et doivent abandonner l'école pour travailler. «En organisant des ateliers avant l'école, nous aidons les jeunes à retrouver leur concentration» raconte Dionne.

L'exposition Humanidad est le résultat du travail photographique des enfants du Nicaragua. «Le tout s'insère dans une démarche utile visant à briser l'uniformisation des cultures. Nous présentons une culture marginale du sud aux citoyens du nord et vice-versa» révèle Miki Gingras, co-fondatrice de Diasol. Tenue à l'Écomusée du fier monde construit à même l'ancien bain municipal public Généreux coin Amherst et Ontario, l'exposition fait belle figure dans ce lieu dédié à l'histoire du milieu industriel et ouvrier.

Exposé de façon sobre sur des murs blancs et sans cadre, les photos noir et blanc grand format des enfants travailleurs dégagent une qualité documentaire. La camera obscura devant être fixe lors de la prise d'image, plusieurs photos sont prises au niveau de sol. L'absence de composition en profondeur élaborée, de points de fuite ou de flous esthétiques, bref de dispositifs esthétiques travaillés, donne une impression de véridicité: reste la photo dénuée de tout appareil qui ne rend que ce qu'elle voit avec un minimum de manipulation. Un peu à la manière du cinéma direct, cette photographie d'observation se veut plus près du réel, enlevant l'intermédiaire qu'est la lentille.

Éloignée de l'approche journalistique d'exploitation visuelle de la misère, ces photos nous montrent des parcelles de lieux, portrait incomplet d'une réalité complexe et lointaine. Regroupées par thèmes, l'assemblage par section est appuyé par des textes non censurés écrits par les enfants lors des ateliers d'écriture que Diasol donne sur place. Se voulant d'abord éducative plus



qu'esthétique, Humanidad révèle un aspect de la fracture nord-sud par le point de vue des gens qui la vive au quotidien. Voilà où réside le génie de la chose, et l'exposition transmet bien le désespoir mais aussi l'espoir.

L'exposition Humanidad se tient jusqu'au 14 mai 2006 à l'Écomusée du fier monde, 2050 rue Amherst coin Ontario.

Pour contacter Diasol :  
diasol\_patmiki@roo.ca

## HUMANIDAD LES ENFANTS TRAVAILLEURS DU NICARAGUA

montréal  
campus

EDITION INTERNET



Taxis sans profits  
Numéro 12 | 22 février 2006

Article

Dignité recyclée

Stéphanie Perron

L'exposition Humanidad

Au Nicaragua, comme dans la majorité des pays latino-américains, des milliers de jeunes travaillent pour aider leur famille à ramasser de quoi survivre. Plusieurs enfants se lèvent tôt le matin non pas pour aller à l'école, mais plutôt pour cirer des chaussures, labourer les champs ou vendre de la crème glacée.

C'est pour donner à ces jeunes un moyen de s'exprimer et d'imaginer leur quotidien que les photographes Patrick Dionne et Miki Gingras sont allés les rencontrer au Nicaragua. «La photo n'est qu'un prétexte pour les amener à développer leur créativité et leur concentration», explique Patrick Dionne, cofondateur de DIASOL, un organisme à but non lucratif qui lutte contre l'uniformisation des cultures. Avec des appareils-photo fabriqués à partir de boîtes de conserve, les enfants photographient leur école, les seaux d'eau qu'ils rapportent du ruisseau, leur matériel à cirer les souliers ou leur maman assise sur le bord du trottoir.

Pour fabriquer leur *camera obscura*, les enfants peignent en noir l'intérieur d'une boîte de conserve, percent un petit trou au fond, y glissent un papier photo et referment le couvercle. Afin d'obtenir leurs clichés, les apprentis photographes n'ont qu'à se placer devant l'appareil et à illustrer leur gagne-pain en restant immobiles pendant 30 secondes. «Comme la durée d'exposition du papier photo est longue, les jeunes travailleurs ont le temps de prendre conscience du travail qu'ils effectuent, mentionne le photographe. Cela les amène à réfléchir sur le rôle qu'ils jouent dans leur communauté. Ils oublient leur réalité quotidienne et redeviennent des enfants.»

Pour la majorité de ces gamins, la fabrication de l'appareil photo était leur toute première activité créative. C'était aussi, pour certains, un premier pas vers un processus d'apprentissage qui pourrait les inciter à fréquenter l'école. «Les ateliers amènent les jeunes à se concentrer et à réfléchir», souligne Patrick Dionne.

Photo en conserve

Le phénomène du travail des enfants n'est pas exclusif au Nicaragua, et c'est par conscience sociale que les deux photographes ont réalisé plusieurs activités semblables au Mexique et au Guatemala. «Le projet Humanidad permet d'aller à l'encontre de l'uniformisation des cultures en donnant à tous les jeunes la chance d'exprimer leur vision de la société», mentionne Patrick Dionne. Les enfants apprennent à développer des photos et sauront ensuite comment s'approvisionner en matériel photographique pour continuer le projet plus tard. «Ce n'est pas de l'argent que nous apportons dans les villages, mais plutôt de l'aide technique», ajoute-t-il.

Les clichés en noir et blanc des enfants sont exposés à l'Écomusée du fier monde, un ancien bain public transformé en musée sur l'histoire industrielle et ouvrière de la métropole. «Il y a un lien étroit entre les jeunes Nicaraguayens et ceux du Montréal d'autrefois. C'est pour cette raison que Humanidad a sa place dans le musée», mentionne l'agent de recherche de l'Écomusée, Éric Giroux. L'exposition permet au public de découvrir, à travers des images floues, de jeunes vendeurs itinérants, des femmes qui travaillent aux champs, des bambins en costume d'écolier et des grand-mères attendries. Des textes explicatifs rédigés par les enfants accompagnent les photographies regroupées par thèmes comme l'eau et le travail des femmes. Si la photographie en conserve n'enraye pas le travail des enfants au Nicaragua, elle permet tout de même aux jeunes de constater que même les rebuts les plus anodins peuvent être recyclés en objets de grande valeur.

Réagissez à ce texte : [redacteur.campus@uqam.ca](mailto:redacteur.campus@uqam.ca)

N'oubliez pas d'inclure votre nom, ainsi que vos coordonnées. Montréal Campus se réserve le droit d'abréger les textes pour des raisons de clarté et d'espace disponible.

22 février 2006

montréal campus

Culture

L'EXPOSITION HUMANIDAD

## Dignité recyclée

Avec des appareils photo fabriqués à partir d'objets recyclés, de jeunes Nicaraguayens mettent en image leur réalité quotidienne. Leurs clichés, exposés à l'Écomusée du fier monde, montrent de petites communautés à travers des yeux d'enfants.

STÉPHANIE PERRON

Au Nicaragua, comme dans la majorité des pays latino-américains, des milliers de jeunes travaillent pour aider leur famille à ramasser de quoi survivre. Plusieurs enfants se lèvent tôt le matin non pas pour aller à l'école, mais plutôt pour cirer des chaussures, labourer les champs ou vendre de la crème glacée.

C'est pour donner à ces jeunes un moyen de s'exprimer et d'imaginer leur quotidien que les photographes Patrick Dionne et Miki Gingras sont allés les rencontrer au Nicaragua. «La photo n'est qu'un prétexte pour les amener à développer leur créativité et leur concentration», explique Patrick Dionne, cofondateur de DIASOL, un organisme à but non lucratif qui lutte contre l'uniformisation des cultures. Avec des appareils photo fabriqués à partir de boîtes de conserve, les enfants photographient leur école, les seaux d'eau qu'ils rapportent du ruisseau, leur matériel à cirer les souliers ou leur maman assise sur le bord du trottoir.

Pour fabriquer leur *camera obscura*, les enfants peignent en noir l'intérieur d'une boîte de conserve, percent un petit trou au fond, y glissent un papier photo et referment le couvercle. Afin d'obtenir leurs clichés, les apprentis photographes n'ont qu'à se placer devant l'appareil et à illustrer leur gagne-pain en restant immobiles pendant 30 secondes. «Comme la durée



d'exposition du papier photo est longue, les jeunes travailleurs ont le temps de prendre conscience du travail qu'ils effectuent, mentionne le photographe. Cela les amène à réfléchir sur le rôle qu'ils jouent dans leur communauté. Ils oublient leur réalité quotidienne et redeviennent des enfants.»

Pour la majorité de ces gamins, la fabrication de l'appareil photo était leur toute première activité créative. C'était aussi, pour certains, un premier pas vers un processus d'apprentissage qui pourrait les inciter à fréquenter l'école. «Les ateliers amènent les jeunes à se concentrer et à réfléchir», souligne Patrick Dionne.

Photo en conserve

Le phénomène du travail des enfants n'est pas exclusif au Nicaragua, et c'est par conscience sociale que les deux photographes ont réalisé plusieurs activités semblables au Mexique et au Guatemala. «Le projet Humanidad permet d'aller à l'encontre de l'uniformisation des cultures en donnant à tous les jeunes la chance d'exprimer leur vision de la société», mentionne Patrick Dionne. Les enfants apprennent à développer des photos et sauront ensuite comment s'approvisionner en matériel photographique pour continuer le projet plus tard. «Ce n'est pas de l'argent que nous apportons dans les villages, mais plutôt de l'aide technique», ajoute-t-il.

Les clichés en noir et blanc des enfants sont exposés à l'Écomusée du fier monde, un ancien bain public transformé en musée sur l'histoire industrielle et ouvrière de la métropole. «Il y a un lien étroit entre les jeunes Nicaraguayens et ceux du Montréal d'autrefois. C'est pour cette raison que Humanidad a sa place dans le musée», mentionne l'agent de recherche de l'Écomusée, Éric Giroux. L'exposition permet au public de découvrir, à travers des images floues, de jeunes vendeurs itinérants, des femmes qui travaillent aux champs, des bambins en costume d'écolier et des grand-mères attendries. Des textes explicatifs rédigés par les enfants accompagnent les photographies regroupées par thèmes comme l'eau et le travail des femmes. Si la photographie en conserve n'enraye pas le travail des enfants au Nicaragua, elle permet tout de même aux jeunes de constater que même les rebuts les plus anodins peuvent être recyclés en objets de grande valeur. ©

Humanidad, Les enfants travailleurs du Nicaragua, jusqu'au 14 mai à l'Écomusée du fier monde, 2050 rue Amherst, à l'angle de la rue Ontario.

DOSSIER DE PRESSE Patrick Dionne/Miki Gingras



REVISTA

Monagua, lunes 5 de junio, 2006

# Imágenes humanas desde una visión infantil



**DURANTE LOS TALLERES** los jóvenes son invitados a fotografiar su medio de vida y reflexionar sobre el tema.



**AL FINAL** de los talleres los niños siempre realizan una exposición fotográfica.

## Niños del barrio Achualinca incursionan en la fotografía

Adelayde Rivas Sotelo

La tecnología es buena, pero no todos tienen acceso a ella, por eso y de la forma más primaria de aprender fotografía, 30 niños del barrio Achualinca a través de una lata de leche vacía pintada de negro en el fondo y cerrada con su tapa han aprendido los principios básicos de la cámara oscura.

Miki Gingras y Patrick Dionne son dos artistas fotográficos del organismo Diasol de Canadá, quienes vinieron a nuestro país a enseñar a niños de escasos recursos a desarrollar sus habilidades artísticas a través de la fotografía.

"Durante los talleres, los jóvenes son invitados a fotografiar su medio de vida y reflexionar sobre el tema", informó Dionne.

Es así que nos topamos con fotografías en blanco y negro, de personas en un barrio donde la basura reina, además de la alta población de niños, acopios donde se recicla la basura proveniente del basu-

tero La Chureca.

Además de niños descalzos que claramente muestran en su piel las marcas de un sol inclemente a causa del trabajo infantil, la desnutrición y la vulnerabilidad a la cual se exponen.

"La imagen reemplaza las palabras y elimina a la barrera de la lengua", explicó el artista.

Además expresó que muchos de los niños de América Latina viven en una situación de pobreza. "Esta pobreza engendra muy frecuentemente el ausentismo escolar y sin educación las consecuencias son la perpetuación del círculo de la pobreza", enfatizó Dionne.

### MÁS RESULTADOS

Pero lo interesante de este proyecto además que los niños conocieron las técnicas básicas de cómo ubicar la cámara y dejar entrar la luz, los ejecutores del mismo se dieron cuenta que los niños aprendieron más que eso.

"Fueron más de tres semanas para realizar los talleres y nos dimos cuenta que aquellos que al inicio eran inquietos llegaron a apropiarse más de las técnicas que aquellos que no lo son", informó Dionne. Diasol acudió al centro Dos Generaciones para hacer el enlace con los niños.

## VOIE DE DÉVELOPPEMENT

Miki Gingras et Patrick Dionne apprennent à des enfants défavorisés à faire de la photographie. L'art en contact avec le réel.

L'art devrait servir à apprendre à vivre. J'aime que la création soit une nécessité et non pas un mode de vie branché. J'aime l'art qui n'est pas décoratif,

mais qui est le signe d'une prise de position esthétique et intellectuelle.

Voilà pourquoi le travail du collectif Diasol a de quoi me réjouir. Fondé en 2002 et formé de Miki Gingras et Patrick Dionne, cet organisme fait un travail remarquable en intervenant auprès d'enfants défavorisés, à Montréal (par exemple, dans une école du Centre-Sud), mais aussi à l'étranger (dans des zones urbaines du Mexique). Cette fois, les deux artistes sont allés au Nicaragua. Là-bas aussi, ils ont enseigné à des jeunes (plus de 200) à faire de la photo en se fabriquant des appareils de fortune. Il s'agit de caméras obscures constituées de boîtes de conserve adaptées, fermées avec un couvercle opaque et percées d'un petit trou. Cela permet à ces enfants de s'amuser, d'avoir un regard sur leur propre milieu, mais aussi d'apprendre les bases d'un métier.

Certains me trouveront plein de bonnes intentions (ce qui n'est pas un défaut) en célébrant ce projet, mais ce qu'il y a de fascinant dans cette aventure, c'est que les photos produites ainsi sont de grande qualité. En voyant cette exposition intitulée *Humanidad, les enfants travailleurs du Nicaragua*, devant ses tirages ayant un style certain, bien des artistes actuels m'ont semblé ennuyeux et conventionnels. Ces photos sont parfois floues, à d'autres moments trop obscures, elles sont déformées par la courbure de la boîte de conserve, mais elles ont une présence indéniable. À une époque où l'image photo est totalement standardisée, ces clichés ont une originalité qui souligne tout le potentiel du médium photographique. J'ai un seul reproche à faire à cette expo: malgré une liste des participants accrochée à la fin du parcours, aucune œuvre n'est identifiée du nom de son jeune créateur. Je comprends que le projet est collectif, que le dispositif produit déjà un peu le style de ces photos, mais je ne vois pas pourquoi un photographe, aussi jeune soit-il, n'aurait pas le droit de signer sa création.

[www.ecomusee.qc.ca](http://www.ecomusee.qc.ca)

NICOLAS MAVRIKAKIS

Jusqu'au 14 mai  
À l'Écomusée du fier monde  
Voir calendrier / Arts visuels



Une image produite par un enfant au Nicaragua dans le cadre des activités de l'organisme Diasol.

[www.voir.ca](http://www.voir.ca)

Niños toman fotografías cotidianas de otros infantes

## Trabajo infantil en fotografías

► Niños, niñas y adolescentes reflejan sus propias vidas

LUIS ALEMÁN

El trabajo de los niños, niñas y adolescentes fue plasmado a través de fotografías tomadas por un grupo de niños que con cámaras elaboradas artesanalmente lograron definir en la foto su propia versión del desarrollo.

La presentación del álbum fotográfico fue hecha por la ministra del Trabajo, Jeannette Chávez, Presidenta de la Comisión Nacional para la Erradicación del Trabajo Infantil y del Adolescente Trabajador, quien destacó los esfuerzos para ir eliminando el trabajo de los niños.

El proyecto fotográfico contó con el respaldo de

Save the Children Noruega y el organismo Diasol, de Canadá, junto a la Comisión Nacional para la Erradicación Progresiva del Trabajo Infantil y Protección del Adolescente Trabajador.

### Para que gobiernos ayuden a niños

Jairo Moisés Prado Miranda, de 13 años, fue uno de los participantes en el proyecto y logró imprimir fotos de niños trabajadores en el mercado Israel Lewites. Según Prado, su intención era recoger imágenes de los niños que trabajan para de esa forma hacer que los gobiernos ayuden a los niños.

Relató que en un inicio creyó que el organismo Diasol le estaba invitando a jugar, pero después se dio cuenta de que se trataba de un trabajo importante. Prado Miranda aprendió a tomar fotografías tan sólo con un tarro metálico al que



MANUEL ZAPATA / END

**Jairo Moisés Prado aprendió a tomar fotografías con una cámara artesanal.**

se les hizo varias perforaciones y después se tapaban con un trozo de cartón.

### Reflejar su propia vida

María Ivett Fonseca, Coordinadora de Save the Children Noruega, destacó que los niños lograron, a través de un taller de fotografía, aprender a reflejar su propia vida y su participación en la familia.

Lograron desarrollar sus emociones, sus anhelos y el mundo que los rodea, señaló, tras afirmar que lo más importante de todo es que lograron descubrir su propio mundo.

El evento realizado en el Salón Azul del Palacio Nacional se efectuó en saludo al Día Internacional del Niño.



MANUEL ZAPATA / END

**Niños participantes en la presentación fotográfica sobre el trabajo de los niños y niñas nicaragüenses.**



# Imágenes de Una Infancia Diferente

## Exposición en saludo a la semana de la niñez nicaragüense

Gloria Acosta  
HOY

Un pote de leche, pintura, plástico negro y papel fotográfico, entre otros materiales, utilizaron 300 niños y niñas trabajadores de Nicaragua para diseñar su cámara oscura y captar a través de ésta la situación de la niñez trabajadora y su entorno.

Miki Gingras y Patrick Dionne es la pareja canadiense que capacitó por dos años a los adolescentes en un proyecto que iniciaron con el nombre *Humanidad*, de la organización Diasol.

"El proyecto ofrece la oportunidad de que los

### MUESTRA GRATIS

■ **Dónde:** Sala Rodrigo Peñalba, Palacio Nacional de la Cultura

■ **Cuándo:** Del 01 al 08 de junio

■ **Horario:** 8:00 a.m. a 5:00 p.m.



pequeños expresen la realidad sobre la situación de la niñez que trabaja, ya sea en las calles o en los mercados", comentó Dionne.

### LA EXPOSICIÓN

Con el nombre *Una Infancia Diferente* se inauguró ayer por la mañana



la exposición de fotografías y mensajes de adolescentes trabajadores de Nicaragua, que recoge 28 fotografías en blanco y negro.

"En la muestra participan 300 niños de Somoto, Estelí, Ocotal y Managua, de donde se se-

leccionó los trabajos expuestos. Son fotos de sus comunidades que reflejan este grave problema", dijo Lidia Midence, de la Comisión Nacional de la Erradicación del Trabajo Infantil.

La exposición es organizada por la Comisión Nacional para la Erradicación Progresiva del Trabajo Infantil y Protección del Adolescente Trabajador, adscrita al Ministerio del Trabajo y cuenta con el apoyo de Save The Children Noruega.



## ECOS Y VOCES

Julio C. Pérez

### Una singular cámara fotográfica

Un tarro de leche Anchor y de otras marcas, constituye la cámara fotográfica que utilizaron niños, niñas y adolescentes



trabajadores de la calle, para realizar la exposición fotográfica, "Una infancia diferente". Se utiliza la vieja técnica rudimentaria

cuando fueron creadas las primeras cámaras. El interior del tarro se cubre de pintura mate, se introduce un papel fotográfico y a través de un diminuto orificio, que se abre y se cierra con una cinta adhesiva, se toma la fotografía. La toma no debe durar más de diez segundos.

### 300 menores capacitados



El matrimonio canadiense, Patrick Dionne y Miki Gingras, se encargaron de capacitar en esta rudimentaria técnica de la fotografía a 300 niños y niñas. El matrimonio creó la fundación Diasol, con el objetivo de recolectar fondos de ayuda para crear en la niñez pobre la afición por la fotografía. La iniciativa nació a través del contacto que tuvo en Quebec, el matrimonio con la fundación INPHRU.

### Una semana de exposición

Para la exposición fotográfica participaron 300 muestras fotográficas de niños, niñas y adolescentes de Managua, Estelí, Somoto y Ocotal. De esas muestras, 28 fueron seleccionadas para la exposición fotográfica que permanecerá una semana en el Palacio de la Cultura, enmarcado dentro de la Semana de la Niñez.

### Reflejan entorno



Cada una de las 28 muestras fotográficas reflejan la lucha diaria por sobrevivir de los menores trabajadores de la calle, así como sus reflexiones para crecer y aprender. Las fotos fueron tomadas en diversos lugares de Nicaragua. La exposición cuenta con el apoyo del organismo noruego Save The Children y la Comisión Nacional para la Erradicación Progresiva del Trabajo Infantil.



EL UNIVERSAL  
Miércoles 29 de diciembre de 2004

CULTURA

MUESTRAS

**Diasol ha montado exposiciones de las fotografías tomadas por los jóvenes en el proyecto Humanidad. Aquí algunas de ellas:**

■ **Abril de 2003:** Monterrey, Nuevo León, México

■ **Mayo de 2003:** Tuxtla Gutiérrez, Chiapas, México

■ **Junio de 2003:** Atlangatepec, Tlaxcala, México

■ **Septiembre de 2003:** Montreal, Quebec, Canadá

■ **Abril de 2004:** Ciudad de Guatemala, Guatemala

■ **Junio de 2004:** La Luz, San Luis Potosí, México

■ **Julio de 2004:** Toronto, Ontario, Canadá



■ **ATLANGATEPEC** Tlaxcala. Fotografía hecha con cámara prefabricada en lata y cartón

## Diasol, la fotografía con sentido social

Artistas quebequeses ofrecen talleres con objetos reciclados en barrios pobres de AL

Mario Carbonell  
Enviado

MONTREAL, Canadá.— Son apasionados, altruistas y altermundistas. Él ya alcanzó los 30. Cuando no trae su gorro de reggae luce una larga cabellera con rastas, y usa playeras con la imagen del Che Guevara. Ella porta holgados vestidos hippies, es un par de años mayor que él y rechaza fervientemente todo lo que venga del "imperialismo yanqui". Ambos comparten un ideal: sembrar confianza en los jóvenes de barrios marginados y canalizar su necesidad de expresión a través de la fotografía artesanal.

Artistas visuales, ella por formación y él por empirismo, Miki Gingras y Patrick Dionne crearon hace dos años un organismo sin fines de lucro denominado Diasol, cuyo objetivo principal es brindar a adolescentes de escasos recursos talleres gratuitos de fotografía basados en la experimentación con la luz.

"En Diasol tenemos un proyecto que se llama 'Humanidad', con el cual buscamos que los niños se den cuenta de que no necesitan tener cámaras sofisticadas y costosas para poder tomar fotos y desarrollar su creatividad", comenta Patrick en un español bastante fluido.



■ **LA VIDA EN LA CALLE** Toma de la ciudad de Guatemala

"El procedimiento es muy sencillo —explica—, puedes utilizar una lata de leche en polvo, por ejemplo; al centro le haces una pequeña perforación, y al interior la pintas de negro o la forras. Con cinta adhesiva

fabricas una puerita que va a cubrir el agujero por el cual va a pasar la luz, y luego, en tu cuarto oscuro —también improvisado— colocas papel sensible a la luz en la pared del fondo de la lata, luego la tapas y ya está, ahí tienes tu cámara!"

Patrick detalla el proceso para tomar la imagen. Se debe abrir la puertecilla de la cámara y dejar pasar la luz durante algunos segundos. Para obtener el negativo, en el laboratorio improvisado se baña el papel sensible en líquido revelador, luego en agua y luego en fijador, y se pone a secar. Después, sólo copiarlo frente a frente con un papel fotográfico y pasarlo encima una lámpara de mano durante dos o tres minutos, se imprimirá la imagen sobre el papel para dar como resultado el positivo, la fotografía en sí.

Se trata de que los chicos salgan a retratar su barrio, a capturar en imágenes sus calles, su gente, pues otro de los objetivos del proyecto es que los niños se integren a la vida social de su comunidad, mostrando su entorno a los propios lugareños y a gente en otras partes del continente, a través de exposiciones fotográficas organizadas por Diasol.

### La epopeya latinoamericana

La fuerte conciencia social y la pasión por el trabajo artístico de estos dos "latinos del norte" los ha llevado a aventurarse en países como México y Guatemala para compartir su proyecto y su entusiasmo.

—¿Cómo financian este proyecto, de dónde sacan recursos para viajar a Latinoamérica? —Tratamos de buscar apoyos con organizaciones culturales aquí en Montreal, o con instancias como la Fundación Roncalli o la OQAJ (Oficina Québec-América para la

Juventud), aunque básicamente lo financiamos nosotros mismos, señala el carismático rastaman.

—¿Pero cómo, tienen otra fuente de ingresos que les permite pagarse el viaje?

—Mira, durante diciembre me voy a Nueva York a vender árboles para Navidad, pino que un yanqui manda cortar aquí en Québec, y a mí me paga un sueldo por estar en la calle todo el día vendiéndolos. La verdad es muy duro porque el frío en esa época es intenso, y además duermo en mi camioneta (una combi roja típicamente hippie, pintada con símbolos de amor y paz), en ella me voy y ahí vivo durante un mes entero pero vale la pena porque gano 4 mil dólares, y con ese dinero podemos viajar, obviamente nos vamos también en la combi, recorremos miles de kilómetros.

En México han estado en tres ocasiones. Vinieron a dar talleres a jóvenes de colonias populares en Nuevo León, en abril de 2002. Al año siguiente regresaron a tierras regias pero también estuvieron en Chiapas, Tlaxcala y San Luis Potosí. Con esas experiencias y otras que han recabado en su país han montado exposiciones en Montreal y Toronto.

—¿De estas exposiciones y de los talleres ustedes obtienen alguna ganancia?

—No. El dinero de los talleres que cobramos en algunas escuelas de Montreal se reinvierte en materiales y sirve para ofrecer de manera gratuita esos mismos talleres a niños de barrios pobres, explica Miki. "Queremos demostrar que se pueden hacer las cosas con los mínimos recursos, sólo es necesario tener ganas de hacerlas", concluye la fotógrafa, quien agrega entusiasta que su próximo destino es Nicaragua.